

Avec Robert Vitton

RAL, M

Cahiers de la **R**evue d'**A**rt et de **L**ittérature, **M**usique
Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

www.lechasseurabstrait.com
patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-021-9
EAN: 9782355540219
Dépôt Légal: octobre 2007

30 €

Copyrights:

© 2007 Le chasseur abstrait éditeur
© 2007 à leurs auteurs respectifs



Sommaire du cahier

Dit-on de Vitton (p. 5)

Je parle (p. 7)

– Robert Vitton –

Un aléa d'îles (p. 11)

– Patrick Cintas –

Je la sors (p. 18)

– Robert Vitton –

Ma p... (p. 21)

– Robert Vitton –

Vitton!... au parler (p. 25)

– Régis Nivelles –

Le motocycliste (p. 41)

– Robert Vitton –

Les marges (p. 43)

– Robert Vitton –

Les photographies (p. 49)

– Robert Vitton –

Temps et lieux d'écritures (p. 52)

– Robert Vitton –

Entretien avec Robert Vitton (p. 67)

– Patrick Cintas –

Soliloque côté jardin d'un tragique (p. 80)

– Robert Vitton –

Le souffleur (p. 81)

– Robert Vitton –

Mes vieux moulins (p. 86)

– Robert Vitton –

Textes (p. 88)

– Andy Vérol –

Sculptures (p. 90)

– Geroges Ayvayan –

A Erato (p. 94)

– Robert Vitton –

Proses (p. 95)

– Robert Vitton –

Retrouver l'innocence (p. 97)

– Valérie Constantin –

Les livres de Robert Vitton (p. 103)

– Robert Vitton –

Quelques chansons (p. 118)

– Robert Vitton –

Postface (p. 121)

– Robert Vitton –

Toutes les images dont le nom de l'auteur n'est pas précisé, et les images détachées sont de Valérie Constantin :

copyright: © Valérie Constantin 2007





Salon du livre - Paris - 1999

Robert Vitton - Membre de la S.A.C.E.M.
et Sociétaire des Poètes français.

Dit-on de Vitton...

Pierre Séghers :

Voilà la poésie ! Une invention sans cesse renouvelée, un jeu des images et un langage à la fois direct et porté sur la musique, une profonde tendresse, enfin une poésie de coeur et de gorge.

Henri Gougaud :

Je trouve tes textes magnifiques pleins de belle langue, de belle musique, charnus, forts, exaltants aussi parfois. Bref - A mon avis, tu es un grand poète, un poète en tout cas comme je n'en ai pas lu depuis longtemps.

Jean Ferrat :

J'ai lu vos textes avec grand intérêt et avec grand plaisir... Je les trouve tout à fait remarquables...



Robert Vitton par Patrick Lalande

Je parle**Robert Vitton**

Mettons que tout soit dit. Alors tout reste à redire. Mettons que tout soit fait. Alors tout reste à refaire. Il parle ! Ma-man. Ma-man. Je parle. Tu me parles ? Tu parles à qui ? Je me parle. Tu parles seul ? Je parle au désert, à la forêt, à la mer... Et pourquoi pas aux pierres des chemins, aux cailloux des cours d'eau, aux parpaings des enceintes, aux moellons des puits, aux briques des usines, aux pavés des barricades, aux mosaïques de Ravenne ? Ne dis rien, laisse-moi deviner. A l'occasion, on en reparle. Tu parles ! Tu parles, tu parles... Tu me donnes soif. Je parle ex cathedra de mes outils – mes plumes, mes encres, mes papiers, les mots... –, de ma matière – les mots, toujours les mots –, de ma lumière, de mes éclairages – mes origines, mes mots, mes morts... –. Où commence une œuvre ? J'use mes salives. Mon latin sent la lie, mon propos sent la lime. Poète, je me souviens que je suis immortel. Des ogives, des ogivettes, des colonnades, des étauçons, des jambages, des clefs de voûte architecturent ma parole. Je jardine avec Epicure, je devise avec Platon, je songe avec Rabelais à d'impayables sales quarts d'heure sur l'île des Lanternes, je syllogise avec Cioran... Je jappe entre le cimetière des chiens d'Asnières et le cimetière des voitures d'Arman, de César, d'Arrabal. Tu parles, Charles ? Je jacte dans un drame à mille actes. Les tréteaux ! J'ai mon visage. Pour la vie de tous les jours, j'ai mes masques. Tu parles du nez, Edmond ? J'en parle à tâtons aux répétitions des couturières. Les Français parlent aux Français. Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage... Le poste... C'est

Londres ! On dirait de la poésie. Des pourparlers, camarades, parlons-en. Les élus palabrent le cœur sur la main, la main dans la poche. Je ferraille contre les haut-parleurs qui déversent du latin urbi et orbi, du bas-breton, du haut-allemand... Je ferraille contre les moulins à prières. Les bruits courent... Est-ce ta fête, estafette ? J'ouvre mon courrier de malheur. Et ces jalousies, ces persiennes, ces lanternes sourdes parlières. Tes sept péchés mortels, mon fils. Le confessionnal... Trois Avé, trois Pater... Et le tronc... La gégène, ça te dit quoi ? Logorrhée et diarrhée ? Tu sues, Eugène ? Les gars, Eugène sue ! Te torture, te tourmente pas. A table ! Où y'a d'la gêne, d'la gégène, y'a pas d'plaisir... L'plaisir ! Je débagoule mon pain de douleur, mes traits de ginguet, mes ratas, mes salmigondis... On t'en ressert une louche ? Au suivant ! Parlez dans l'hygiaphone. Nom, prénom, domicile, date et lieu de naissance, matricule. Douze photos ! Face, profil, nuque, bouche ouverte, fermée, mi-close... C'est quoi ce charabia ? Ar-ti-cu-le ! T'as des fèves dans la gargouille ? Un nom à coucher dehors. Un prénom pas catholique, un... Un pays imaginaire. Une gueule de voleur à l'étalage. Le corbeau et le renard. J'écoute. La Fontaine, poète affable et imbuvable. Putain de Camembert ! Te faire taper sur les doigts, c'est ce que tu veux ? Retourne à ta place. Tu finiras sur l'échafaud ou derrière un guichet de l'Administration avec un majestueux zéro sur ton carnet de notes, sur ton livret de famille, sur ta carte d'identité, sur ton passeport, sur ton compte en banque... C'est tout le mal que je te souhaite. Au suivant ! Au suivant ! J'ai parlé ? Toute la nuit. T'as refait le pauvre monde. Forcément, le jour tu la boucles. La loi du silence. La ferme, vieille pie. Allô ! Allô ! C'est toi, Erato ? C'est moi. T'as quelqu'un dans ta chambre ? Non, c'est la radio. Parle à mon trou de balle, ma comprenette est dans les vapeurs de la ménopause. Mot pour mot. Je l'ai envoyé bêler

dans les champs Phlégréens, aboyer dans la grotte du Chien, ce rimeur en prose. Le poème, le tableau, la sculpture, la photographie... Cause, mon hôte, je tiens le crachoir ! Le film se déroule bien avant le synopsis. Silence, on tourne, on détourne, on contourne la pensée ! On te demande au parloir. Je n'ai rien à dire. Plus rien. T'as perdu ta langue ? Pas un signe. Ô Dante, des tenailles m'édentent ! L'Enfer... Je te dépave, Proserpine. Jaspine ! Jaspine ! Tu me la tailles cette bavette ? Le lit de mort. Les derniers mots... Les derniers mots de Vaugelas, de Corbière, de Fellini, de Pasolini, de Pissaro... Les derniers mots de Léautaud : Maintenant, foutez-moi la paix ! Le dernier mot de Mahler : Mozart ! Les derniers mots, ça se prépare. Mes derniers mots... Et mon épitaphe ? Les idées... Se faire des idées ! Tu te fais des idées. Tu te fais à l'idée... Arrête ton ciné, ton cinéma, ton cinématographe ! Mon cinoche, quoi !



Un aléa d'îles

Le vers-librisme a vécu. Place à l'exigence de la rime et de la strophe. Place aussi au terreau de la langue, je veux dire la parole laissée à ceux qui en parlent tous les jours comme si de rien n'était. Robert Vitton connaît tous ces métiers. Ses personnages en témoignent et la langue qu'il leur renvoie est parfaitement poétique.

Patrick Cintas

*Plus de serments sous les tonelles
Mon prince froide est la vèprée
Où s'assoupissent les cyprès
Figés comme des sentinelles
O mes cyprès par les hivers
Soyez de mon coeur le couvert*

Les Cyprès - La Gueuse parfumée.

On ne peut pas en dire autant des chansonniers en goguette sur la valse du showbiz et de ses tentacules radiophoniques, télévisuels, livresques même et discographiques. Leur chanson ne vient pas d'un endroit précis de leur expérience de la vie. Ils font entrer la gigue dans le carcan des modes, quitte à adapter l'ancien à des rythmes soi-disant nouveaux et l'étranger à la soif et aux hâtes du moment. On ne rencontre pas leurs personnages dans la rue ou sur les chemins qui mènent à Rome, mais dans un compendium dont le ressassement est paraît-il une garantie de succès. Les lire revient à les réduire à la poussière qu'ils sont :

*Ce n'est pas quand on jette quelque chose.
Non, on ne regarde pas vraiment, alors
- on s'occupe juste de savoir si la poubelle
est plus ou moins pleine. Mais quand
elle commence à déborder, qu'il faut se
résoudre à extraire le sac, juste avant de
le fermer avec un petit ruban de plastique
translucide, on jette un bref coup d'oeil à ce
trésor composite. Etc.*

Philippe Delerm
*Ce soir je sors la poubelle
La sieste assassinée.*

À la poubelle. Mais Robert Vitton ne s'y arrête pas. Entre l'exigence et le démotique quelquefois le plus cru, il crée un genre qui, n'appartenant qu'à lui, le définit comme poète, et poète important, c'est-à-dire lisible au-delà de l'imposture des religions littéraires qui, il le sait bien, comme toutes les religions, prêtent plutôt à rire qu'à se concentrer vraiment sur le sens à trouver de l'existence.

Ce qui est donné n'intervient pas ici. La rime pend comme les objets indéfinissables d'un mobile de Calder. Le support est reconnaissable, de Mathurin Régnier à Paul Verlaine, et de Jean Richepin à Léo Ferré. J'en oublie forcément. C'est qu'il y a là-dessous, je veux dire sous les mots que la parole gratte avec la langue, un grouillement littéraire qui ne veut pas se limiter, qui ne cherche pas à borner ses découvertes par de la théorie.

Ma galère... Dis, Démosthène, tu la vois ma galère ? Accoste Ulysse ! Lève-moi ce coton des oreilles et ois ton second. C'est pas du coton, c'est de l'émeri.

*La cloche
Le zinc.*

Il me vient à l'esprit que naguère, une géographe parée de songes universitaires, qui sont quelquefois prémonitoires, m'a prévenu de l'importance de la théorie en matière de littérature. Il me semble lui avoir opposé, peut-être par pure méchanceté, le voyage d'Iben Batuta et j'ai toujours l'impression qu'elle n'a pas compris le message.

Les théories ne bâtissent pas. Elles fondent. Or, le poète Vitton voyage comme le vieux géographe arabe. Sans Dieu, me semble-t-il, ou cela va de soi. Le fond d'anarchisme qui traverse cette oeuvre doit autant aux carottages de Léo Ferré, pratiqués dans la présence des ténèbres, qu'au lyrisme nominal de Jules Vallès qui promeut le personnage social au point de l'imposer à toute croyance. Et j'en passe. La foi ici n'est pas un abandon pur et simple. Elle est la dynamique d'une géographie de l'être, ce qui rejoint assez bien l'auteure de *Trois vies*.

De théorie, il ne reste rien même après réflexion parce que, Sibylle, il n'en a jamais été question. On comprend avant, ou on ne comprend jamais rien. Ne confondons pas l'attrait pédagogique des substances mirifiques avec le secret hermaphrodite qui en explique clairement l'alchimie.

Et c'est toute la vigueur de cette résistance aux suspicions théoriques

qui donne de la force aux poèmes de Robert Vitton. Je m'y suis vainement essayé, on le lira ici, dans l'interview qu'il m'a accordée pour m'attendre au tournant.

*Ton musicien sans yeux sans nez et sans oreilles
Souvent me traverse l'esprit
Que peut-il me vouloir à des heures pareilles
Le musicien de Saint-Merry*

Élégie pour un élégiaque

*J'ai enfin le droit de saluer des êtres que je ne connais pas
Ils passent devant moi et s'accumulent au loin
Tandis que tout ce que j'en vois m'est inconnu
Et leur espoir n'est pas moins fort que le mien*

Guillaume Apollinaire
*Le musicien de Saint-Merry
Calligrammes.*

Et ainsi de suite. Cette lecture, dont on découvrira l'ampleur dans les pages de la RALM, est une incitation aux retrouvailles avec ce que la poésie savait clairement et sait encore mais moins facilement donner à penser, à comprendre, à apprécier. Déclin ? Dernier train avant le grand plongeon dans la Globalité ou dans l'Islam ? Pas du tout. Le ton est trouvé, c'est tout. Et cela n'arrive pas à tout le monde et moins encore aux discoureurs des nouvelles de l'au-delà dont on nous rebat les oreilles parce que Malraux a dit, ou que Bush n'a pas dit, ou que Ben Laden va dire. Une géographie sans voyage ? Mademoiselle, il n'y a que les voyageurs qui ramassent les pierres lointaines. Les relancer à travers le prisme de la « recherche » n'explique pas comment c'est arrivé. Tout juste pourquoi. Encore que la racaille discursive peut toujours, ou souvent, dans notre pauvre monde de riches et sous le couvert de notre riche expérience de la pauvreté, inclure ses discours de vengeance adressés à la folie.

Vitton dit et écrit :

« ...qu'est-ce qu'un poème en prose, sinon un aveu d'impuissance. »
Voltaire.

Éloge de la rime

L'abandon pur et simple de la taille de ces bijoux, même de fantaisie, battrait la Poésie à plates coutures, la priverait de grandes aventures, de visages inconnus, de paysages insolites, la condamnerait à une errance stérile et la recroquevillerait pieds et poings liés. Le poète, lui-même, perdrait son métier de trouveur –trouvère, troubadour–; il passerait à côté des désirs et des plaisirs inouïs de s'empêtrer dans de fabuleuses musiques, de reculer sans cesse ses limites, de trafiquer dans l'irréel, de bricoler le tout-venant, de devancer sa pensée et son savoir... Je ne peux me résigner à renoncer à ces extases, à ces folies des grandeurs, à ces entêtements, à ces nuits blanches d'une rime à l'autre. Je ne rends pas des comptes, mais je rends compte de mes expériences, j'entre en résistance.

*Ah ! qui dira les torts de la rime ?
 Quel enfant sourd ou quel nègre fou
 Nous a forgé ce joujou d'un sou
 Qui sonne creux et faux sous la lime ?*

Verlaine.

L'obsession d'aller chercher ce son me permet d'imaginer et d'emprunter mille chemins de traverse jusqu'alors insoupçonnés et insoupçonnables, et dont certains m'entraîneront sous des climats incroyables à cent lieues de l'entendement; cette obsession me redessine les sentiers tendres et cruels de l'enfance, m'offre de sublimes cueillettes dans les livres, dans les lits, dans les lyres, dans les délires et dans les champs; m'ouvre des merveilles, des portes, des cœurs, des yeux; invente des encres de miséricorde pour les becs de mon stylogriffe; me laisse pour mort dans mes chants de bataille...

*Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,
 Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,
 Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,
 Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.*

Baudelaire

Chaque syllabe est un son en souffrance qui ne demande qu'à s'enrôler, corps et âme, dans les histoires périlleuses de la Rime.

Quoique souvent insuffisante, elle est toujours là dans la Chanson, fantastique trouvaille, la RIME.

La RIME !

La musique de l'âme

*Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux.*
Béranger.

La Poésie, comme les autres Arts, demande toute une vie d'apprentissage.

Il y a plus de soixante ans que j'étudie l'art des vers...

Voltaire.

Les traités de versification, qui disent les règles et les procédés de la prosodie en constatant leurs diverses évolutions, permettent de comprendre la construction des œuvres – les XIV et XV siècles – nous en procurent un bon nombre.

Le Vers français, de l'abandon des maîtres latins à nos jours, en passant par mille péripéties, s'est doté de l'aisance, de l'habileté, de l'élégance, de la densité, de toutes les qualités qui font que la versification est devenue un Art à part entière.

La rencontre des connaissances techniques et du « don » poétique a toutes les chances de déboucher sur des formes nouvelles d'expression.

Chaque époque apporte son lot de trouvailles, d'expériences, d'erreurs... « La modernité ne date pas d'aujourd'hui. »

Le Poète, à l'instar des autres artistes et des scientifiques, est le témoin de sa saison, le garant d'un savoir-faire, le rêveur d'un monde provisoirement utopique.

Le Poète sème des mots et des sons dans ses sillons au rythme de ses pas, et ce, d'un geste tout ensemble archaïque et futuriste, tout ensemble machinal et réfléchi.

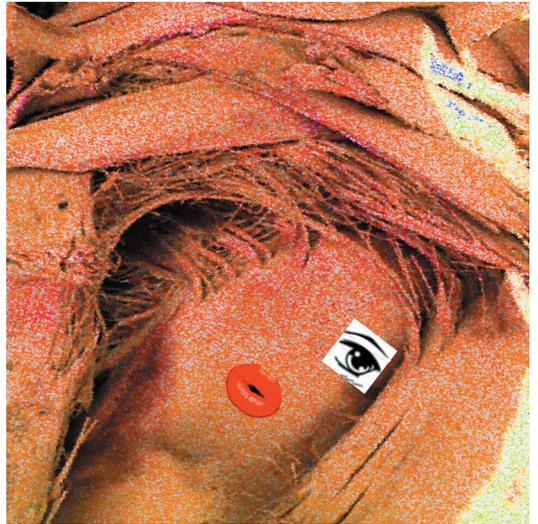
Les diverses poétiques éduquent et instruisent, mais le véritable enseignement nous est donné par les doutes et les certitudes des praticiens et des théoriciens qui, malgré eux, écrivent les histoires et l'Histoire de l'Art.

Le poète remet sans cesse en cause son propre traité. La création de son univers passe par le détournement du langage. Le Poète prend la parole.

On ne se consacre pas à la poésie, on s'y sacrifie.
Cocteau.

Robert VITTON

J'y retrouve une poésie que j'ai aimée et trop facilement oubliée. En vrac : Léon Dierx, Paul Fort, Catulle Mendès, Jean Richepin, Jean Moréas, Albert Samain, Joachim Gasquet, Paul-Jean Toulet, Laurent Thailhade... etc. Je m'y sale de nouveau aux frottements de Labiche, de Courteline, de Feydeau (le fils, parce que le père, ah ! la la, avec sa Fanny !), de Balzac, de Paul-Jean Toulet encore (ah ! Mon ami Nane), peut-être de Carco, Fallet qui sait ? Tout voyage est un aléa d'îles. Un aléadile ? Vitton, qu'est-ce que tu me fais dire ? Qu'est-ce que tu fais dire à celui qui te lit et qui ne bute pas sur les mots, toi qui rends la comédie facile en apparence parce qu'on sent bien que l'acteur te suit quand il te dit ? Preuve que tu existes pour le dire, trophée des poètes.



Je la sors

à Charles Cros

I

Je la sors dans le tintamarre
 Dans le tintin dans le tintouin
 Dans le tumulte et je me marre
 Je vends ses cirés ses simarres
 Ses bas aux Pucés de Saint-Ouen

Je la sors emmi les fanfares
 De clinquants d'éclats de klaxons
 D'éclairs de voix de clins de phares
 De Stravinsky de Mendelssohn
 Et de kyrie eleison

Je la sors dans les barricades
 Nous nous y sommes tant aimés
 Ce n'était pas une toquade
 Quand je fendais sous les arcades
 Ses flots de chiffons imprimés

Je la sors dans les primevères
 Elle me sacre sacripant
 Dans le charroi des tramevères
 Quand les hargneux harmonipans
 Vilebrequent les tympan

Je la sors au coin de ma rue
 Dans le boucan dans le ramdam
 Dans toutes les rumeurs courues
 Jour de Vénus jour des morues
 Je la chausse chez Mac-Adam

Je la sors dans tous les vacarmes
 De violes de violons
 De violettes avec armes
 Bagages boussole flonflons

Et l'estomac dans les talons

Je la sors dans tous les tapages
 Sous verre des grands magasins
 Des magazines à la page
 Dans le roulis des équipages
 Dans leurs zigzags de zinc en zinc

Je la sors une vague à l'âme
 Dans les sabords dans les sabbats
 Dans les faux saxs de la réclame
 Dans les sabots dans les sambas
 Dans le foin et dans le tabac

Je la sors vêtue d'une voile
 D'aragne à mes enterrements
 Je paie ses toilettes ses toiles
 Ses tranches ses bouquets d'étoiles
 Dans les firmes du firmament

Je la sors dans les automates
 Dans les bruitages à ressorts
 Dans la jasanté de la mate
 Et dans les ironies du sort
 Tu parles Charles JE LA SORS

LA POÉSIE

II

Je la sors dans le répertoire
 Des anecdotes des chansons
 Des faits des gestes des histoires
 De fées des fêtes des victoires
 Et des micmacs de ma saison

Je la sors dans le jeu des Moires
 Dans les après dans les avant
 Dans le monde dans la mémoire
 Sans parapets sans paravents
 Des mots des morts et des vivants

Je la sors entre quatre planches
 Dans le requiem de Mozart
 Sous d'entêtantes avalanches
 De lavande et de roses blanches
 Dans les sales coups des hasards

Je la sors deux fois par semaine
 Dans le Paris des écrivains
 Lorsque ma muse s'y promène
 Nous crevons des ballons de vin
 Dans des troquets des années vingt

Je la sors dans une machine
 Dans des cordes dans des décors
 Sous des échelles qui s'échinent
 Dans des flaques d'encre de Chine
 Sur des rails dans des spots discords

Je la sors dans tous les scandales
 Dans les raffûts dans les chambards
 Et je l'effeuille sur la dalle
 Lorgnez son cul et ses nibards

Et rengainez tous vos bobards

Je la sors dans les capitales
 Dans les cris de mon pays nu
 Autour de ma ville natale
 Dans mes bourrasques de pétales
 Dans mes voyages inconnus

Je la sors sa main dans la mienne
 Au bleu de ma nuit flamenca
 Dans les guitares bohémiennes
 Dans des soupirs d'harmonicass
 Dans des relents de mazurka

Je la sors dans la triste enfance
 Chevaux de bois barbe à papa
 Eléphants roses sans défense
 Dans les pardons dans les offenses
 Et je refais mes premiers pas

Je la sors dans mes vieux manèges
 Le pompon est un hareng saur
 Des bonshommes battus en neige
 Tiennent sa traîne de tussor
 Tu parles Charles JE LA SORS

LA POÉSIE



Ma P...

C'est un' follingue
 Un' provincial' pas mêm' bilingue
 Qui perd et retrouv' son berlingue
 Dans mes chantiers en plein' déglingue

C'est un doux page
 Qui fait ses ongles au bord d'mon page
 Qui mouill' ses yeux qui tourn' mes pages
 Et qui s'débraill' dans mes tapages

C'est un' féale
 Un' galérienn' dans ma réale
 Un' dam' de pique un' dam' des halles
 Qui m'tir' d'la baille et qui me hale

C'est un' ménesse
 D'temps à autre au bout d'ses finesses
 Pour m'insuffler des airs d'jeunesse
 Pour qu'je périss' pour qu'je renaisse

C'est un' madone
 Qui loue qui prie qui s'abandonne
 Qui carbure à la belladonne
 Entr' mes faux pas entr' mes maldonnes

Prenez mon bras ma P trois points
 Mon infant' ma Rein' trois étoiles
 Prenez mon bras j'desserr' mes poings
 Gueux et poèt's dorm'nt dans des toiles

C'est un' greluche
 Qui m'crève au pieu qui m'crève aux pluches
 Avec ses fleurs ses ours en p'luche
 Aves ces plum's dans les paluches

C'est un' pucelle
 Qui tât' d'la flût' du violoncelle
 Et qui s'dessale et qui s'descelle
 Dans son walkgirl j'planqu' du Purcell

C'est un' nourrice
 Qui passe au bleu tous mes caprices
 J'laisse au sein sec d'ma prim' lectrice
 Griffur's suçons cent cicatrices

C'est un' matrone
 Un' chagatt' qui miaul' qui ronronne
 Qui m'monte à cru qui m'éperonne
 Jusqu'à Venis' jusqu'à Vérone

C'est un' maqu'relle
 Qui voit dans mon œil un' poutrelle
 Qui m'noue au cou sa chanterelle
 Et qui t'empaill' dans un' tourelle

Prenez ma mort ma P trois points
 Des jours heureux des mauvais's sorgues
 Quand la banlieue brûl' ses pourpoints
 J'ai des tam-tam et des grand's orgues

C'est un' connasse
 Qui racole au bas du Parnasse
 Qui s'entrebâill' qui s'cadenasse
 Qui n'a pas la mémoire' tenace

C'est un' salope
 La planch' de salut qu'je varlope
 Pour un' figu' deux grenad's trois clopes
 J'enray' mon arm' j'la rends j'méclope

C'est un' fillasse
 Qui sert d'serpillère et d'paillasse
 C'est mon tour C'est ton tour Paillasse
 T'auras d'la mousse sur d'la caillasse

C'est un' frangine
 Qui joue qui s'enjoue qui gingine
 Du cul dans sa loque aubergine
 Qui geint dans un jean androgyne

C'ets un' sirène
 Qui s'noie dans les eaux d'l'Hippocrène
 Qui rêv' d'un port d'un'rad' d'carènes
 D'écueils d'Ulyss's en néoprène

Prenez mon coeur ma P trois points
 Mêlez-vous d'ma mélancolie
 Prenez mon cœur l'amour n'a point
 D'âge et j'vous aime à la folie

C'est un' moutarde
 Un' sal' gosse un' teigne un' bâtarde
 Qui s'fait du mouron quand j'm'attarde
 Dans l'fait divers d'un' fée fêtarde

C'est un' guenipe
 Qui boud' la fontaine Aganippe
 Les parfums les fards l'or les nippes
 Et les satir's d'mon pot' Ménippe

C'est un' grand' bringue
 Avec son grain avec son gringue
 Qui s'dégingand' qui frim' qui fringue
 D'avant mon buffet dans mes bastringues

C'est un' feignasse
 Qui a toujours ses argagnasses
 Qui décourag' mes pogn's pugnaces
 Négligé bas chus gris' tignasse

C'est un' matonne
 Des années soixante Acatone
 Les pavés la plag' l'scopitone
 Qui court mes mètr's qui port' mes tonnes

Prenez ma voix ma P trois points
 Et chantez tout's mes fantaisies
 J'prends ta menotte et l'soleil point
 Ma P trois points ma Poésie



Robert Vitton par Patrick Lalande

**VITTON !...
AU PARLOIR !**

Régis Nivelles

ROBERT VITTON

Me voilà, pieds et poings liés, sur le cul dans la poêle du maître queux Régis. Quelle toque ! C'est du trente-six étoiles. J'attends... Son marmiton et mon ange gardien de prison se tapent le carton et se carrent du 421 et du 51 dans le cornet – cartes maquillées, dés pipés, tisane frelatée – dans l'arrière-bric-à-brac. Onze heures ? C'est l'heure du bouillon. A la casse, sa vieille casserole plus cotée aux yeux de l'Argus ! Si ça se fait, il a sorti son autobus de sa planque. Vous allez voir, il prétextera les embouteillages. Avec tout ce que j'ai à faire, qu'il dira ! Avant de me cuisiner, il a dû se mettre dans le chou de me faire mijoter. Motus. Il se gare... Son trident, son coutelas... On dirait qu'il porte des bouteilles.

REGIS NIVELLE

Salut Robert ! Figure-toi... Deux plombes pour dépasser quatre bornes. L'horreur ! La soif ! _____ Je ne suis pas trop en retard ?

VITTON

Ce n'est pas grave, j'ai tout mon temps.

NIVELLE

On commence ?

VITTON

Vas-y.

NIVELLE

Tu sais, je suis particulièrement heureux de savoir que la RAL, M va te consacrer un Cahier. La perspective automnale me paraît idéale pour la parution de ce bel objet promotionnel

qui annoncera la publication de l'ensemble de ton œuvre poétique rassemblée en un volume. Photo un peu dans les sépias, les ombres s'allongent, un soleil moins lourd, moins dionysiaque –passionné–, une atmosphère plus propice à la lecture peut-être. Voilà, je suis content à l'idée même de cette fin d'été; suis joyeux.

Vais pouvoir en charrier quelques-uns, je te jure: « Au fait les amis vous avez lu le dernier VITTON ?...

— Heu... Qui ?

Ah! L'erreur! Vous ne savez pas qui est VITTON! ? L'erreur! Oh! L'erreur! Mais faut lire ça! Absolument!» Je vois déjà leurs gueules; la perplexité, bouche ouverte. Et puis soudain le lecteur du groupe, le vrai, le drogué qui se rapproche un peu soucieux & me demande presque à voix basse: «VITTON?... mais qu'es-aco ?»

Ben tiens, à ce propos mon Robert, avant qu'on te fasse ta fête, j'ai une première question à te poser. Un lecteur d'après toi, qu'es-aco ?

VITTON

Toutes ces machines à lire qui te reniflent au portillon, qui lorgnent dans tes comptes, qui te dénoncent au guichet, qui crapahutent dans tes organes, qui t'emplissent de Monteverdi, de Verdi, de Reverdy... Le lecteur prend connaissance, ou perd connaissance. Les gares, les aéroports, les salles d'attente... Patiente ! Endure ! Fuis ! Voyage ! Au lieu de te morfondre, ouvre un livre. Apprends ou tue le temps. Effeuille les kiosques, les bibliothèques dératées, les cabinets dorés... Le lecteur cherche un refuge, se glisse dans un personnage et chasse l'auteur. Il écrit sa propre histoire. Lecturier ou lecteur ? Lis-moi pour apprendre à m'aimer. Tu parles, Charles !

NIVELLE

Justement, & l'amoureux alors, qu'en fais-tu ?... Parce qu'il y a tout de même de ça, non ? _____ Ton verre...

VITTON

La Poésie, elle a de ça... _____ Du rosé ? Quelle veine !... Tu causais de quoi ?

NIVELLE

; Salud ! De l'amour pardi ! C'est toi-même qui en parles. Ce rapport étrange, cet échange, cette bizarrerie entretenue entre deux êtres avec ce seul trait d'union – le livre –, objet aujourd'hui quasiment anachronique, mais toujours si facile à ouvrir, puis à pénétrer doucement. Tu vois c'que j'veux dire ? Et ce qu'il y a de caché & de secret, & pas forcément vénéneux – mais si un peu tout de même –, que le lecteur doit chercher dans cet ouvert. Et puis, sans quitter le registre amoureux – sentiment qui n'exclut pas la curiosité, au contraire n'est-ce pas –, le lecteur dont nous parlons ici, ne serait-t-il pas aussi un auditeur privilégié, notre auditeur attentionné, celui qui finalement nous permet de croire que nous ne nous entretenons pas seulement avec le vide ? Faut-il écrire amoureusement pour se faire aimer ?

VITTON

Assidu, occasionnel, le déchiffreur se comporte comme un disciple. Le vide est certainement le juge le plus à même de mettre en évidence la folie des grandeurs de l'auteur, j'allais dire de l'acteur. J'ajoute que le vide est en nous. ____ Gouleyant !

NIVELLE

Et les auteurs eux, tu crois qu'ils lisent ?

VITTON

Une chose est certaine, ils ont lu. Et puis... La course contre le temps... Les recherches, les relectures, les découvertes, les rencontres... L'essentiel. Se relire est fastidieux. L'écriture... Le jour, la nuit... _____ On se dessèche.

NIVELLE

Bon, admettons. Ils lisent, mais – lysent – aussi du coup, se remettant déjà à écrire en lisant, boas jouisseurs dissolvant pour leur compte & dans l'instant, la matière avalée ; c'est ça ? Ok. Mais où diable est le plaisir là-dedans s'ils ne regardent que les autres mourir, la manière dont ils s'y prennent ? Remarque, tout ça n'est pas si loin de l'idée de l'éternel retour, non ? Putain ! Je radote mon pote !

VITTON

Je rêve d'une lectrice. J'entends une voix qui balbutie :
«T'en as une, mon salaud.»

NIVELLE

Hé oui ! Fais gaffe tout de même.

Poursuivons. Si cette personne existe, & qui de plus se manifeste auprès de l'auteur pour lui faire savoir qu'elle aura apprécié son oeuvre, quel sera pour l'auteur l'enseignement à tirer de ce singulier événement ? Borges, à moins que ce ne soit quelqu'un d'autre, disait à quelque chose près je crois, que si le poète savait qu'il était lu ne serait-ce que par une ou deux personnes, alors son visage se devait d'être orné d'un léger mais éternel sourire.

VITTON

Les auteurs se reconnaissent entre eux. L'auditeur s'attache à ce qui est dit, l'auteur au comment cela est-il dit. Ce qui est dit reste l'affaire de l'auteur et de l'éventuel auditeur-voyeur-tâteur-goûteur-flaiteur tandis que le comment cela est-il dit est l'affaire de l'auteur et de tous les créateurs. C'est le comment cela est-il dit qui traverse les siècles et fait référence. L'auteur, par politesse, se doit de faire cas de cet admirateur. _____ C'est traître ce machin ?

NIVELLE

Mais le sujet alors, qu'en fait-on ? Le style comme l'angle d'attaque seraient-il plus important que tout le reste ? Ne serais-tu pas plutôt en train de me parler peinture ? Je sais que tu es profondément admiratif de la technique dans l'ouvrage; la justesse & bien sûr en tant que poète & ouvrier, l'ajustage, la précision, la métrique.

Même par politesse, comme tu dis, l'auteur devrait donc rester fidèle à son image ? Hum... Restera-t-il cependant suffisamment critique envers lui-même, suffisamment courageux pour s'affranchir des règles & en fonder d'autres, bien à lui, quitte à décevoir ou désenchanter son lecteur, quitte pour le poète à se mettre à narrer sans que personne ne trouve à y redire ? _____ Un cadavre. Un !

VITTON

Le sujet n'est qu'un prétexte, il s'impose par lui-même. Van Gogh peint sa chaise, son lit, sa pipe, son mal quotidien... La souffrance est dans ses Oliviers. Et l'autoportrait ? Donne-moi un miroir ! Le modèle est un sujet imposé. Un autobus, quelques personnages... Et c'est un exercice de style. Les sujets datent, mais leurs approches sont toujours dans les préoccupations des contemporains. Je peux te faire un dessin. Les poulbots, c'est quoi ?

La critique de l'auteur, c'est son œuvre. Les œuvres se répondent... Les œuvres, toutes les œuvres... Rutebeuf, Villon, Ronsard, Prévert... C'est là la véritable critique... La critique qui examine, qui perpétue, qui écrit l'Histoire de l'Art... La Critique avec ses lorgnons, avec sa paire de ciseaux, avec le code pénal, avec... Le Critique de service, à la solde des moralistes de tous poils, des rabatteurs de clientèles, des pisse-copie à la petite semaine, des manipulateurs, des gardes-chiourmes... Non ! Cent fois non !

_____ Oui, juste un fond. J'ouvre la fenêtre.

NIVELLE

Les écoles littéraires, l'histoire littéraire ou plutôt l'éternité d'un texte, son caractère universel ?... En d'autres termes, écris-tu l'esprit totalement libre, je veux dire provincialement, mais t'adressant à l'univers.

VITTON

Les écoles... L'école. Les combats ! Les histoires... L'histoire... Les combats ! L'histoire s'écrit, se réécrit sans cesse. Le passé nous réserve des surprises. La fonte et la refonte. Je suis né quelque part. Au fil des saisons, je m'évertue à me débarrasser des tares des miens, de ma province, des on-dit, des dieux odieux, des cours, des maîtres étalons – excepté des maîtres queux – jusqu'à n'être prisonnier que de ma liberté. Alors j'écris. Les querelles de clochers de Pagnol, de Giono par delà les eaux et les monts. Quand je m'adresse à l'univers, je me hèle. Je suis l'univers dans un coin perdu.

NIVELLE

L'auteur VITTON sait-il vraiment recevoir les beignes comme les compliments ? — C'est du velours.

VITTON

Les beignes... Les beignets... Mon coco si t'es dans le moule. Docile, ductile, malléable à merci.... T'auras des citations, des médailles, des croix de guerre, des panthéons, des académies... T'en veux des compliments ? Si tu fais la forte tête, on te coupe les vivres, on te caviarde, on t'embastille, on t'émascule, on te fusille, on t'enterre à l'orée du cimetière... J'ai choisi le côté de la barricade. L'enfer des réprouvés ! L'enfer des camarades. Les beignes ne sont plus que des chiquenaudes de dégénérés !! Dur comme fer, j'y crois ! Choisirai-je le pays des vignes ?

NIVELLE

Les beignes & /ou les compliments, faut forcément encaisser, même si les derniers font parfois aussi mal que les premiers. Le compliment qui tue, ça existe !

Moi, j'aime bien l'enfer dont tu parles. On y sent peut-être plus que partout ailleurs ce que sacré peux vouloir dire. Mais tu esquives encore, tu zappes les compliments mon Robert; les compliments qu'en fais-tu ! ? Les cadeaux c'est important, non ? Tous tes personnages par exemple sont des cadeaux fait à la promesse; à moins que ce ne soit le contraire...

— Tiens ! Voilà une jolie conjecture.

J'aime à penser que la promesse est une forme d'intuition de l'infini, parce que l'éternité est contenue dans la promesse. Même si ton Motocycliste roule à tombeau ouvert vers la mort – la mer(e) –, c'est bien la promesse de la vitesse, du compteur & du conteur, le défilement des éventualités qui se jouent de l'issue. Que penses-tu de cette promesse si je la vois, pour ma part, s'agissant de ton travail, comme annonçant une révolution, un passage à une autre forme d'écriture.

VITTON

Salamalecs, baisemains, lèchepieds... Les cadeaux... Mes remerciements. Fallait pas. Les jambes de Lautrec. Cadeau ! Le corps torturé de Scarron, les yeux de Degas. Cadeaux ! La bosse d'Esopé. Cadeau !

Les petits entretiennent l'amitié. Et les grands ? Ils rendent peut-être l'amitié supportable. _____
Le coup de l'étrier. Que dirais-tu de l'amitié ?

NIVELLE

Dans les fêtes libertaires, le verre de l'amitié est souvent en plastique. Une fois vidé, on peut en suivant le broyer d'une main. On juge facilement de la bonne ambiance qui règne entre les fêtards au nombre de verres plastiques broyés qui s'amoncellent à proximité d'un groupe. Le risque, c'est toujours pour le lendemain ; mañana...

L'amitié, oui... C'est parfois pesant. Je lui préfère la fraternité, mais celle qui nous sort du cadre hypocrite de la famille & qui nous tient également éloignés des cercles. OUAF !!

VITTON

Frères humains... Ta famille... L'enfance... Un millefeuille ? Un éclair ? Une religieuse ? La religieuse... Le péché sous la bure. La crème messée. Essuie ta bouche et tes doigts. La pâtisserie de la rue Diderot. C'était hier. Quand tout fout l'camp, l'amour, l'amitié, l'boulot, ta gueul', ta gueulante... Ton enfance est fidèle avec ses semaines des quatre jeudis, avec ses berceuses, avec ses cordes à sauter, ses marelles, ses petites gaupes, ses petites garces à la taille de guêpe, avec ses chiens et ses chats... Le gros et le maigre, –Stan et Oliver–, Charlot, les secrets de Polichinelle, les clowns, les raisons d'Arlequin... Heureuse ou malheureuse, ton enfance est là. Sous la pluie, elle est là qui patauge... Sous le soleil, elle est là qui prend des couleurs... Dans la neige, elle est là qui pelote... Elle est là avec des yeux comme des soucoupes, avec ses coudes et ses genoux écorchés... Ton enfance... L'endroit et l'enfer des choses ! Quelle comédie ! Divine par-dessus le marché. Pasta adente. Scarifiez-moi, je veux être sûr d'être mort. On te promet de molles poires. Tu couches dans la glace, dans le soleil, dans la lie, dans l'indifférence... La vermine te tient compagnie.

NIVELLE

S'il le faut... Avons tous connu un peu ça, tu sais.

«*En silence, seuls, sans compagnie, nous allions, mon Guide en avant et moi sur ses traces.*»

«*Lo duca e io per quel cammino ascoso intrammo a ritornar nel chiaro mondo; e sanza cura aver d'alcun riposo, salimmo sú, el primo e io secondo, tanto ch'ì vidi de le cose belle che porta 'l ciel, per un pertugio tondo. E quindi uscimmo a riveder le stelle.*»

«*Mon guide et moi par ce chemin caché nous entrâmes, pour parvenir au monde clair; et sans nous soucier de prendre aucun repos, nous montâmes, lui premier, moi second, si bien qu'enfin je vis les choses belles que le ciel porte, par un pertuis rond. Et par là nous sortîmes, à revoir les étoiles.*»

VITTON

Pense à ceux qui sont seuls. Que veux-tu de plus ? Le Pouvoir ? La vitesse ?... La vitesse fuit les lieux, les évènements, les actions... Tout droit dans le mur du son. Mon Motocycliste file... L'issue... Les issues de secours... Le brouillard, la lumière ! Il passe certainement côté des raccourcis, des flâneries, des phrases pretintillées, du cousu main... C'est son affaire. Une fois en selle, le personnage m'échappe. C'est tant mieux.

NIVELLE

Cela ne se peut; le Motard c'est toi, mon Robert.

VITTON

Ce que tu prends pour une révolution... Je tourne en rond... Je suis rond ! Une révolution... La révolution est permanente ou n'est pas. Un passage à une autre forme d'écriture... A d'autres éclairages.

NIVELLE

Oui, c'est aussi cela. Tout comme le prétexte des marges pour survivre à l'utopie moribonde, le temps faisant le reste; la marge à suivre.

Bon, du Marin de Paris en passant par Les Fées ou L'élégie pour un élégiaque jusqu'à Qu'es aco etc., la tendresse, la révolte, ton amour de la réalité mêlée au rêve, tes angoisses, ton désespoir – tes espoirs aussi –, le combat, tes incessants questionnements

sur la mort, ta passion pour l'amitié, le souvenir de tes racines, ta réflexion sur le temps, tes doutes tenaces & tes superbes tombeaux, attestent s'il en était besoin, que tu es finalement un poète perpétuant la tradition. Cela dit, le philosophe Alain, comme Barthes d'ailleurs, auraient très bien pu dire de ta poésie, qu'elle est également encrée mythologiquement dans la réalité & les préoccupations de notre temps; d'une contemporanéité mythologique en somme, si j'osais leur prêter l'intention de ce carambolage sémantique un peu hasardeux.

Peux-tu me parler de ce premier noyau dur de ta poésie ? De cette sainte colère qui en a fait la trame, de ce travail de forge que tu opères inlassablement sur l'histoire, & de ce cisèlement des mots, cette fascination que tu voues à la langue & à ses ricochets.

VITTON

La modernité est la somme de tous les archaïsmes. Dans la touche de Picasso ou de Bacon, il y a toute l'histoire de la peinture. Je converse avec ceux qui m'ont mis à la rame, à la rime dans cette galère. C'est la moindre des choses. Je reconnais les miens, je porte leurs œuvres, je prolonge leurs savoirs, je m'applique à ne point les décevoir. Brassens, Ferré, – un électrophone, une paire de baffles –, l'Anarchie... La rigueur de l'Anarchie.

NIVELLE

Rigueur – la même ? – qui faisait dire à André Laude dans Testament de Ravachol: «La poésie est inadmissible. Seule la voyance demeure permise dans ce monde de barbelés de magnétos qui tournent inlassables le jour et la nuit tandis que les philosophes s'épuisent à couvrir de leur ombre puante le fonctionnement de la machine, tandis que les poètes poétisent loin des mitrailleuses qui tuent à Santiago du Chili, à Nicosie, à Séoul, à Bogota, à Athènes...» À part les quelques décalages sur la carte géopolitique du meurtre & de l'oppression, l'actualité est aujourd'hui sensiblement la même. Que penses-tu de cette déclaration du poète anarchiste ?

VITTON

La Poésie est un des derniers remparts contre les barbaries, une des dernières résistantes. Sans rire, Rictus, Cros, Richepin sont vivants. La voyance

de Rimbaud. La voyance... La terre, une boule de cristal ? Des poètes, des philosophes ! Des torchons, des serviettes. Nos démocraties sont des oligarchies. Les fusils mitrailleurs sont aussi dans Paris. La Poésie ! Et puis tout est venu. Mystère et boule de pétanque. Chi lo sa ? Les dictionnaires, les mots, les phrases... L'Almanach Vermot, La vie du Rail, la famille Duraton, les Chansonniers... Les femmes chantaient dans la farine, dans le charbon, dans la lessive... Le lavoir public. La Chanson. Le temps des cerises, Plaisir d'amour, Les feuilles mortes... La versification. Mallarmé, Corbière, Aragon... La versification. L'apprentissage et le tissage de la vie ! Une vie d'apprentissage.

NIVELLE

*Et dans les champs ! O bella ciao bella ciao bella ciao ciao ciao...
Contre les exploités, puis les tyrans !
Mais parlons maintenant, avant que nous soyons fins saouls, de
ton second centre, corollaire du premier ; ton écriture prosodique.
Je pense au Zinc évidemment. Je trouve à cet endroit des nouvelles
d'une linéarité narrative très intéressante, jouissive, & quelque
chose de formidable ; l'impression d'une puissance rare, mais que
tu sembles cependant vouloir maîtriser – ce qui est normal –,
mais également contenir, brider, à mon grand regret. À quand
le grand décollage ?*

VITTON

Les champs... Les chants... Les blés d'or, la faucille de Jeanneton... La zizanie... La Faucheuse...
Le Zinc est né de quelques lignes qui alourdissaient un texte. L'art d'accommoder les restes, tu piges ?

NIVELLE

*Même pour un toqué, c'est presque aussi clair qu'un Viandox pris
par un jour de grand froid au comptoir du Bar du Départ.*

VITTON

Entre nous, la barre du comptoir vaut mieux que la grille du confessionnal. Et puis le Viandox ça fait

pousser les cornes. Tournée générale, capitaine !
Tiens bon la barre matelot !

— Ce n'est pas si facile que ça de donner à des personnages la liberté de dire ce que l'on pense et surtout ce que l'on ne pense pas. Même si ce ne sont que des personnages... Oui, mais car même !

NIVELLE

Le chant, la poésie, c'est clairement pour l'initié. Dans un de tes poèmes, La fille de mauvaise vie, tu nous fais découvrir au terme de l'histoire que la pute en question aime la poésie de Musset. L'image est belle – j'allais dire fraîche – mais sauf à connaître le penchant prononcé de l'auteur de Lorenzaccio pour les prostituées, ce qui nous amène immédiatement sur un autre plan de compréhension, elle restera banale pour le profane qui sait au fond très bien qu'une pute peut aussi nourrir quelque intérêt pour l'art, non ?

Je vais te dire. Le Zinc, c'est ton comptoir métaphysique. Je t'y retrouve presque plus fondamentalement poète qu'au travers de la chanson qui pourtant en tant que forme contraignante dans son exigence de précipité te va à ravir; ta pudeur méditerranéenne y est sans doute pour quelque chose. Ce que je veux dire, c'est que ta part de conteur, me semble s'y mouvoir avec davantage de profondeur. Tu vas toujours aussi vite & – tu parlais de Scarron tout à l'heure –, les mises en scène, l'histoire, les personnages, toujours présents, se meuvent soudainement mais dans une amplitude différente. Ça s'anime enfin. Voilà. Une sorte de schizophrénie poétique disparaît ! La vie est là. L'extérieure comme l'intérieure, burlesque, gracieuse ou pathétique. Que veux-tu, ça jacte ! Ça m'embarque dans tous les coins, le sens, les sens – tous – en action. C'est beau. Pas forcément joli, non, aimable ou animé par les bons sentiments, & qu'importe ! Guignol's Band (Céline) – Ulysse (Joyce) – Virgile Travesti (Scarron) tout ça patauge dans la même matière où les salauds, comme les autres, sont saisis à la gorge par les coriaces effluves de la vie.

VITTON

Le bordel, le salon, le trottoir... L'artiste est plus proche des putains que des diaconesses. Celles qui soulagent. Des tas de gens se souviennent des poésies de leur enfance. Tu vois, c'est important. L'art de la versification n'est contraignant que pour ceux qui ne

le possèdent pas ou qui le veulent jeter au rang des vieilles manies. Quand tu t'assieds dans un Voltaire – pour rester dans la littérature – tu ne t'encombres pas de tout le savoir que les artisans ont pu déployer. Le bois, le tissu, la façon... Tu te dis : Quel fauteuil ! Les artisans, eux, sont devenus leur propre maître. Pour tous les arts c'est pareil. Je ne te demande pas de t'asseoir sur la poésie. Pour suivre ton idée... Dans mes poèmes, je suis le fabricant. Je décide de tout. Dans ma prose, je donne quelques directives. J'interviens. C'est à boire qu'il nous faut !

NIVELLE

Es-tu un pessimiste ou bien un homme qui aime la vie par dérision, tant elle semble parfois si absurde ? Tu aimes souvent citer Cioran. Qu'est-ce qui te relie tant à la pensée de ce nihiliste pessimiste qui ne voyait dans l'homme aucune lueur d'espoir ? !

VITTON

Le pessimiste aime la vie. L'optimiste aime aussi la vie, la vie qu'on lui impose. L'espoir est une vertu d'esclave. Les derniers seront les premiers. Tu l'auras ton paradis ! En attendant boucle-la, agenouille-toi, prie, paye... Supercherie ! L'espoir tient en laisse, muselle... Ronge ton os ! Une autre vie. Patiente, pèlerin. L'Art n'est que désespoir ! La Science n'est que désespoir ! Que restet-il au bout du compte ? L'Art et la Science. Autant dire le désespoir nécessaire pour continuer l'aventure humaine. La dérision me permet de me préserver des coups bas de l'espoir. L'espoir, c'est la fin de l'action. Le monde clos. Si l'on mettait le temps du plastique en musique, zique, zique...

NIVELLE

Tu as évoqué il y a un instant, Jehan Rictus – Gabriel Randon de Saint-Amand, si je ne m'abuse –, l'auteur du Soliloque du pauvre. Attention à la marche ! L'anar en question fut peu à peu Nationaliste, puis finira tout de même royaliste & décoré de la Légion d'honneur !

Le chant libertaire aujourd'hui c'est, entre autres, La Parole Errante de Armand Gatti. Un travail exigeant, dans la marge

Et avec ceux qui la peuplent. Le travail sur le mot, le livre arbre, l'œuvre vie bâtie sur l'expérience de multiples temporalités vécues ou proposées à travers le trajet réitéré de hautes figures prophétiques – jamais les mêmes Et pourtant toutes semblables dans leur quête de l'absolu –, de combattants nervaliens suivant l'étoile, marchant vers le soleil, faces brûlées par l'amour au sortir du mot, de sa signification ou de ses possibles, Icares acharnés à vouloir toucher Et unir la promesse du verbe Et de la lumière. « Ici commence pour nous, mots, la liberté (la vraie, qui n'a jamais été autre que l'herméneutique) ! L'itération nous fait porteur du vrai et de son message (qui là où nous ne sommes pas, la page d'après, devient le faux et son message). Qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qui est faux ? Serviteurs d'apparat de l'itération, nous rendons fous les ordinateurs [...] C'est le chaos qui devient l'ordre du mot. » *La Parole Errante* (p. 1551). Comme une conscience physique.

Est-ce que l'anarchie, à ton avis, peut procéder d'une réflexion esthétique ? Que deviennent l'artiste Et sa subversion dans le système anarchiste qui ne prônera longtemps, en littérature comme au théâtre, que didactisme Et « art social » ?

VITTON

Jehan Rictus... Jehan-Rictus. Il y tenait à son turet. Était-il anar ? L'anarchie et une affaire entre moi et moi. C'est l'histoire d'un Jehan aux pieds d'argile...
 — Trois doigts. Le jus de la treille ! Gatti, Artaud...
 Les œuvres en chantier, les outils, les constructions...
 Et puis le travail est considéré comme achevé, date, se livre aux opinions, révèle... C'est la marche et les marches du temps. Tolstoï, Wilde... Le désordre, le chaos... Regarde le monde. Quelle esthétique ? Celle qui se penche, qui analyse, qui s'interroge ou celle qui dicte ses volontés, ses règles bâtarde, qui tente d'imposer ses normes et ses instruments de mesure aux créateurs ? Confidence... Dans le songe de mon monde idéal je m'y ennuie profondément. Plus d'insurrection, plus d'indignation... Plus d'Art ! Des artistes de récréation. Pour nous c'est trop tard. Cela n'arrivera pas. Anarchie ! Le peuple s'en remet à des marionnettistes. Des ficelles ! On décide de tes goûts, de tes couleurs, de tes passions, de tes chemins, de ton bonheur, de ta misère... De quoi tu te plains ? Merde ! L'art enseigne, renseigne, témoigne, lutte... Il est forcément social. L'Art ! Les canuts ! Les canulars !

NIVELLE

Hi ! Hi ! Tu as raison, on dit tout & vraiment n'importe quoi, surtout toi d'ailleurs. Connerie que les mots arrosés. Faut être sec pour les mots. J'en ai marre. Déjà trop bu peut-être. Vais pisser. Après on reviendra à la poésie, hein ! ? La trainée. J'ai des résultats à te faire voir. Un frottis. Faut se méfier. On n'est jamais trop sûr.

VITTON

Qu'est-ce c'est que ces salades ? Ne prend pas ta vessie pour la lanterne de Diogène ! Donne le bonjour à Vespasien ! La limonade... Les bulles... La Poésie, une pisseuse. J'ai mis mes croquenots à bascule, ou quoi ? Explique !

NIVELLE

Bon, très vite alors, comme ça, de mémoire, sans trop te détailler.

Le prélèvement effectué en milieu liquide a été techniqué en couche mince & coloré par la méthode de Papanicolaou.

Tu verras, l'analyse cytologique montre des cellules malpighiennes intermédiaires & superficielles. Ces éléments plicaturés & groupés en petits placards présentent un cytoplasme cyanophile... Oui, tu as bien entendu, cyanophile ou éosinophile & un noyau régulier ! Tu te rends compte mon Robert ! Un noyau régulier !

On observe également, si j'ai bien tout compris, quelques cellules métaplastiques en voie de maturation, mais sans atypie. La réaction inflammatoire est minime. La flore de type Hölderlin, heu... Döderlein pardon, est d'abondance modérée.

Bref, de ce côté là, tout est en ordre. Voilà, ce n'est pas rien. — Là, j'y vais. Ça urge !

VITTON

Et c'est maintenant que tu me le dis ? Tu me la bâilles belle. Tu sais que ça s'arrose ? Où vas-tu bacille ? Je m'en reviens, imbécile ! — Un pernod derrière la cravate, ça te dit ?

NIVELLE

On a une cravate ?

VITTON

Mais non... C'est une façon de parler.

NIVELLE

T'es con, tu m'as fait peur !

VITTON

Pour qui sont ces nougats
Ces bouquets de violettes
Je donne ma langue à
La chatte de Colette...
Je connais un troquet, le patron et la patronne sont
terribles...

NIVELLE

Terribles ?

VITTON

Les femmes nous y attendent. On grignotera pour
éponger. Dépêchons. Magnons-nous les guiboles.

NIVELLE

*Grignoti ! Grignota ! Putain !... Les femmes ! Allez ! Le der
des der sinon...
Zou ! Cul sec ! _____ Tu crois qu'on a trop picolé ?*

VITTON

Ce n'est pas quatre... Et puis, régisseur, ce n'est pas
tous les jours relâche.

NIVELLE

Ça s'appelle comment ton gourbi ?

VITTON

Le Chasseur abstrait.



Le motocycliste

*Vouloir écarter de sa route toute souffrance,
signifie se soustraire à une part essentielle de
la vie humaine*

Konrad LORENZ

Je claque au vent mon infortune
J'ai toujours ma gourde d'amer
Quand il me reste quelques thunes
Je roule roule vers la mer

Je claque au vent comme une voile
Je perds l'auster et le noroît
Je ne suis plus ma bonne étoile
Je laisse en rade mon arroi

Je prends ma môme en amazone
Dans les mystères de Paris
Dans les prosopopées des zones
Dans les tambours des bourgs fleuris

Je feuillette les tags les fresques
Les bombages les graffiti
De ma saison tintamarresque
Sous les violons des Amati

Ô babels ô tours des miracles
Ravitaillées par les pétrels
Les hauts-parleurs sont des oracles
Et les juke-box des ménestrels

Je prends ma girl sur mon tan-sad
Dans la pop et le rock-and-roll
Les spots effacent les façades
Et les murs n'ont plus la parole

Je prends des gouges aux vendanges
Aux sacs aux ressacs automnaux
Je compte sur mon masque d'ange
Je sors indemne des tonneaux

Je prends de belles voyageurs
Dans les rêveries du printemps
Elles dorment sur les fougères
Et se baignent dans les étangs

Je prends des gosses estivales
Sous leurs pieds nus la route fond
Je les trousse sur ma cavale
A fond les manettes A fond

Je double dans l'imaginaire
Caravaniers et camionneurs
Jeepeurs tankistes mercenaires
Ô mes roues libres du bonheur

Le plein Je la prends ma pompiste
Pour la traversée du désert
Pour mon fantasque jeu de piste
Pour mes soliloques diserts

Sur les chemins de Compostelle
J'éclabousse des coquillards
Vêtus de peaux de brocatelle
Et je fonce dans le brouillard

Dans d'interminables chicanes
Je renverse mes trépassés
Mes amoureuses à bécane
Je m'estompe dans le passé

Je distance dans des mirages
Tramways autocars chars à bancs
Je file défaire virages
Epingles lacets et rubans

Je ne m'arrête plus aux gestes
 Plus aux micmacs du macadam
 Plus aux travaux de l'Almageste
 Plus aux bévues plus aux ramdams

Je croise des vagues dolentes
 Des bulldozers mille convois
 Des roulottes bringuebalantes
 Et des tombereaux de gravois

Je prends en croupe Miss Mistoufle
 Sous les chandelles de l'hiver
 Je lui promets chaudes pantoufles
 Bonnet phrygien pardaf de vair

Dans mon casque ô noir coquillage
 J'entends la Mer de Debussy
 Les mouettes de mon sillage
 Les vents qui brodent mes récits

Je prends la Mort en néoprène
 Avec sa faux et son barda
 Je passe à travers des sirènes
 Des gyrophares des soldats

Ô mes frangines de l'asphalte
 Qui savaient le grec le latin
 Vous êtes neuf j'aurai neuf haltes
 Hélez-moi mes doctes putains

Homère écrit mon odyssée
 Au zinc d'un bar américain
 Sur l'autostrade damassée
 Dans les jupes des mannequins

Je traverse des cris d'orfraies
 Des fanfares tachées de sang
 Des puzzles tracés à la craie
 Et des éclairs éblouissants

Bolides de toutes les marques
 Quand vous débridez vos chevaux
 Sans se précipiter les Parques
 Enfourent leurs grands écheveaux

A deux mille bornes à l'heure
 Je me traîne comme un manant
 Mes morts et leurs oiseaux de leurre
 M'attendent sans haine au tournant

Je traverse des solfatares
 Des tam-tam des orgues des chœurs
 Des pluies de cordes des guitares
 Des ballets de marteaux-piqueurs

Ma mer ma mer ma mer ma mère
 Je traverse tous mes décors
 Des voix des voiles éphémères
 Je viens pour la levée des corps

Les marges

Il n'y a de vie que dans les marges.

Honoré de Balzac

Toujours être là. Quel supplice. Là ? Où ? La marge. La marge ? Dans la marge, on t'y met ? Parfois. Vous m'y mîtes. Ils m'y mirent. J'y suis. Trop tard, je m'y complais ! Encore un carreau d'cassé... Et cette page d'écriture tremblée accrochée dans mon dos comme un poisson d'avril ! La margelle... La petite marge du puits. Je m'y assieds, les jambes ballantes, la tête entre les mains. La corde et le seau. Dites la Vérité ! Rien que la Vérité. Sortez votre livre de géographie. Je vague... Les vagues, le vague... Je margine de mes plumes en robe de chambre, en robe des champs, en robe de cendre, en robe de bure, en robe de soie tussah le long poème de la neuille, de ma neuille. Noir sur blanc. Blanc sur noir. L'écriture. Ô mes aminches du fond, des coins et des recoins de la sorgue, mes cop's du mitan de la tarde, mes poteaux du borgnon, mes couillons de la luisante, je file la comète à la fraîche jusqu'au coi des douze plombes, jusqu'aux remparts infranchissables, jusqu'aux architectures ogivales, jusqu'aux portes, aux échelles de secours. La noïe. Ô mes hiboux de chevet ! Ô mes clébardes lanterniphores ! Plages, rivages, grèves, orées, liserés, jetées, quais... Ô mes marges ! Je brode des canevases sur les airs du passé,

je festonne de bruits d'insectes et d'odeurs les tortilles, les sentiers douaniers, je dentelle les proses des reverdies, je frange l'infrangible silence du mépris, j'ourle les filles de Nérée... J'émerge au budget de la Dèche. Ô mes promenoirs, mes galeries, mes sombres bords, mes anses de galets, de galettes... Ô muses musardes, muselées de mes rades, de mes mascarades, de mes désespérades, ô vous qui alpaguez les sisyphes des manufactures, des chaînes sans fin, des roues édentées, des engrenages de Lahire, des purgatoires goudronnés, des enfers pavés de pavots, des édens capitonnés, des galères omnibus qui se font des montagnes, des vagues de tout, dites, dites... Ô tapineuses sujettes à l'heure des administrations brouillonnes, gribouillardes qui me tamponnez le copyright, faites, faites... Ô pénélopes, ô vous qui reprisez les ulysses des docks, des fermes sous-marines, des longs cours, des escales, des naufrages, dites, faites... Quelles perspectives cavalières ! Je pointe à l'aube d'une automne douceuse ; je bricole dans les marges d'erreurs, dans les marges bénéficiaires ; je passe à travers les mailles des tramails d'Amphitrite ; j'écris des gestes sur les chemins de ronde, des répliques sur les plates-bandes d'Épicure, des lais sur les plates-formes pétrolières, des romans-fleuves dans la trame des tramways... Des trams... Des trams. Ouais ! Ouais ! Les marges... J'y croise Rutebeuf avec son quinquet à la manque. J'y prends le café avec Balzac, rue Saint-Honoré. Les marges... Bartòk y achève son troisième concerto pour piano. J'y visite Lautrec dans une clinique de Neuilly. Les marges... Les goûters de Satie pour les enfants déshérités. J'y raconte mes rêves à Freud, à Antiphon. Les marges... Je zone avec Villon, avec Van Gogh, avec Doisneau, avec Brassens, avec Ferré, avec Bachelard... Seul ! Les Champs-Élysées, L'Étoile, le boulevard des Italiens, la place du Tertre... Seul ! Seul ! Sartre à Billancourt... Sartre juché sur le tonneau de Diogène. Renault ! Les marges... J'y croque la pomme de Newton et la poire d'André Gill. J'y peins Rembrandt fait en Démocrite dit le Clair portraiturant Héraclite dit l'Obscur. De bonne composition, ce Démocrite ! C'est Platon qui me fait rire... Platon et son Zippo. Un bûcher de mes œuvres ? Il l'a juré. Les marges... Je m'é gare dans une forêt terrifiante... Dante, attends-moi !

Nous sommes le vendredi 8 avril 1300. Vendredi saint ou pas, j'ai une affaire à Robinson. J'enfile mon falzard en accordéon, ma camisole de bal et mon pardosse de feuilles d'artichaut ; je chausse mes binocles, mon bonnet noir et les écrase-merde d'Empédocle. Miné, parcheminé, je sors dans les tragi-comédies. Je mange dans ma musette. Et toi ? Les chiens et les oiseaux me protègent. Je suis de tous les combats ! Je me répète ! Je me répète ! Je m'en prends, je m'éprends, je me reprends, je prends... Tu comprends ? Je change le monde. Je porte les chants de la révolte. Ô ma Révolt', t'as d'beaux nichons, tu sais ! Des grenades, des grenades, camarade ! Ô mes compagnons du jars, de l'argomuche, de la brune aux crochets de Pantruche, nous autres, on ne l'aura pas volée notre place dans le Tartare, pas volée notre randonnée sur les sentes de la vallée de Hennom. Le feu de la géhenne, de la haine. Viens ma Poésie ! T'as un cul à gagner des pépites, une ganache à tout perdre ! Je te tripote, je te tripatouille le langage. Viens dans ma grange, dans ma cave, dans ma garçonnière, dans mes ronces, dans mon linceul lie de vin, dans mes marges. Je te tourne, je te retourne, je te détourne aux frontières pointilleuses. Je réveille tes vocables, tes idées folichonnes, tes façons de dire, de me dire, de me redire, tes façons de faire, de me faire, de me refaire... Je te défais. Je remue ton sac à malices, ton cornet à dés, tes tripes, ta conscience... Je te farfouille, je vide tes lieux. Je te couvre, te découvre, te redécouvre. Je te moule dans ma pensée syllabique tandis que des mâche-laurier vertueux s'évertuent à t'étirer dans un cor de chasse, à te graver en creux sur les podiums, à te fiancer dans leurs batailles de fleurs, à te ceindre de drapeaux, de sanglades... J'esquive les coups, les ironies du sort. Je suis le forge-mètre, je bats et je souffle le vers quand il est chaud. Je vais, dans la mesure de l'impossible, dans la démesure, par mille pays de cocagne, de ville morte en ville vive, par les orages, par les oraisons, par les rafales, par les pleurs des aurores, par les pluies acides, acidulées... Les champeaux fauflés, la plaine salée, les landes rapiécées de genêts, de bruyères, les troupeaux de mâts... Je passe. J'ai ma chaînette et ma lunette d'arpenteur, j'ai ma gueule, mon style et mon bâton ferrés. Je suis le rodomont des monts, des vals, des mers, des merveilles.

Tu voyages ? A quoi bon ? Tant que l'imaginative ne me largue pas... Ci-gît, dans la fosse commune, Untel de son vivant forge-mètre, imager, coupeur de cheveux et de chevaux en quatre, retrousseur de chiffons et mangeur de pâtes. Il labourait d'arrache-pied ses terres limitrophes, sa goulée de benace. Il s'assurait la matérielle. Il avait ses équipages dans ses chaussons de lisières, dans ses socques, dans ses cothurnes, dans ses croquenots, dans ses espadrilles... Un quartier, une hache dans la caboche, il chantait des berges de la Seine aux rives du Styx, des eaux troubles de Castalie aux eaux troublantes des fontaines de Jouvence, des falaises d'Etretat au promontoire de Terracine, des tours ivoirines aux gratte-ciel babéliques, du phare d'Antifer au moulin rouge de Laffaux... La faux ! La grande faux de l'Histoire ! Il crachait ses noyaux entre la tombe de Jean-Baptiste Clément et le Mur des Fédérés. Je m'habille en papier journal, en papier de musique. Je heurte à l'atelier, à la boutique, à l'arrière-boutique du vieux Furetière, de l'oncle Littré, du père Larousse, de Vaugelas, de Ménage... Poète ! Tu es poète. Moi, poète ? Est poète celui auquel la difficulté inhérente à son art, donne des idées – et ne l'est pas celui auquel elle les enlève-. T'entends la voix de Valéry ? Je suis prisonnier de l'orthographe qui jubile, qui se réjouit des exceptions, prisonnier de la calligraphie qui se penche quelquefois pour se mirer sur mon papier glacé, prisonnier de mes grammaires ménopausées, prisonnier de l'implacable prosodie, prisonnier du rythme qui claque entre mes doigts, qui tape sur mes pieds... Prisonnier de ma liberté ! J'ai sur mon enclume les doux fers, les forceps de la technique. Je la perpétue et la réinvente. La moindre des choses. Forgeur et forgeron. Et tous ces ouvrages que je remets cent fois à la fonte, à la refonte... Et ces orties, ces rosiers, ces gens des évangiles, ces figurants, ces morts qui m'agrippent ! Je m'arrête à des riens capitaux, aux péchés capiteux, aux pompes saisonnières, aux deux soleils, aux piques des autans, aux emportements des arbres échevelés, aux romances chromatiques, aux grésillements des étoiles et des enseignes au néon... Je joue, je triche, je gagne, je perds. Et alors ! Le mètre et le compas dans l'œil, la truelle et la plume dans l'idée, les paluches, la mémoire et le hasard dans mes

trois, mes six, mes huit, mes douze pas, je flâne, je marche, je cours dans mes marges, dans le phrasé de la vie. Nourrisson des Muses ? Laissez-moi m'esclaffer ! Je tette et m'entête. Enfant de l'Harmonie ? Et quoi encore ? Je joue et m'enjoue. Trafiquant, trafiqueurs de mots ? Je me mets à table. Je pimente et je pigmente. Je suis le correcteur et le corrigeur à toute épreuve d'une imprimerie de Mayence dans le quatorzième siècle. Chercheur d'équations poétiques nouvelles comme le dit Aragon. Chercheurs de franches lippées entre deux prosopopées longues d'une lieue. T'as l'bonjour d'Alfred ! Capus ? Sisley ? Non ! Jarry ? Musset ? Hitchcock ? La souffrance. Je suis le souffre-douleur du langage. La page blanche souffre tout. Je suis la page blanche. J'innove hors du temps et des temps. J'arrive clopin-cloplant avec mes cliques et mes claques, avec ma Muse en cloque... Je chasse l'auditoire. les grandes marionnettes dégingandées de l'Etat, les marchands du temple du mont Eryx, les flûteurs de la Samaritaine, les pâles fanfares municipales qui nous la font au rantanplan... Croyez tout comme article de foi et de presse, et buvez de l'encre verte, de l'eau bénite ! Je partage les cordes des pendaisons, des estrapades, des escalades, des angélus, des orchestres de chambre... Je partage les jarretières des mariées, les jarres, les amphores, les herpes, les harpes des marées... Je partage les aumônes, les écharpes rouilleuses, les meutes, les cors et les cris de mon âge. Je partage les torchons anesthésiques, anastasiques vendus à des milliards d'exemplaires. Ô ma Poésie, je goûte à la vieillesse de tes vins, à ta lie, à ta mélancolie jusqu'à ce que tu me sortes par les yeux et par les pores. Viens ! Je t'emmène au paradis de l'Opéra.

Assez palabré.



Les photographies

Ne bougez plus terribles anges
 Le petit oiseau va sortir
 Un rossignol une mésange
 Ah ne me faites pas mentir

Sur la boîte en fer blanc losangique carrée
 Octogonale ou ronde argentée ou dorée
 Une marine de Ziem ou de Boudin
 Une nature morte un portrait de Chardin

Et les photographies
 Morceaux d'un grand miroir
 Retiennent notre vie
 Dans la nuit d'un tiroir
 Et les photographies
 Que le temps bonifie
 Fleurent bon le terroir

Dans la boîte doublée de gris ou de vieux rose
 Mère-grand y cachait ses bijoux et sa prose
 Sur le dessus et les parois des anges peints
 Souvent péniblement des vers de Richepin

Et les photographies
 Pleines de sentiments
 Repassent notre vie
 Les durs les doux moments
 Mais aux photographies
 Bien heureux qui s'y fie
 Qui s'en fait des romans

Dans le tréfonds secret des bonnes bonbonnières
 Les suaves senteurs d'hier sont prisonnières
 Sur le couvercle vert tendre ou vert épinard
 Un Degas un Derain un Bosch un Fragonard

Et les photographies
 Noir et blanc ou couleurs
 Racontent notre vie
 Et nous tirent des pleurs
 Sur les photographies
 La Mort fait sa Sophie
 Et fi de nos malheurs

Sur le napperon dort une triste mandore
 J'ouvre pour le plaisir la boîte de Pandore
 Tandis qu'au coin du feu dans ton châte élimé
 Tu dévores des yeux les mots de Mallarmé

Ma mie les souvenirs s'entassent
 Peut-on être et avoir été
 Si nous nous servions une tasse
 Café tilleul verveine ou thé

Des ciels des paysages
 Des regards des visages
 Des collines des champs
 Des ruines des couchants
 Des coins de rues des places
 Des fontaines des glaces
 Des rivages des ports
 Des monuments aux morts
 Des ports des quais des plages
 Des villes des villages
 Un arbre une forêt
 Une tombe un cyprès
 Des ponts des tours des phares
 Des marchés des fanfares
 Des moissons des coteaux
 Des saisons des châteaux



Temps et lieux d'écriture



Et mon goûter ? Un énorme quignon coupé en deux frotté d'ail, un filet d'huile d'olive, quatre gouttes de vinaigre, une pincée de sel. Et ma barre de chocolat ?

Je te donne des ailes, des ailes comme l'écrivait Vincent le rouquin, Vincent le peintre hollandais : « Des ailes pour planer au-dessus de la vie ! Des ailes pour planer au-dessus de la tombe et de la mort ! » Je te laisse des AILES et la porte ouverte sur l'IMAGINATIVE !





LE VOYAGEUR: Voulez-vous dire que la gare est désaffectée ?

LE GUICHETIER: Je ne veux rien dire du tout. Je dis que nous ne sommes plus desservis par le chemin de fer, et ce, depuis la dernière guerre.

LE VOYAGEUR: La dernière...

LE GUICHETIER : La drôle.

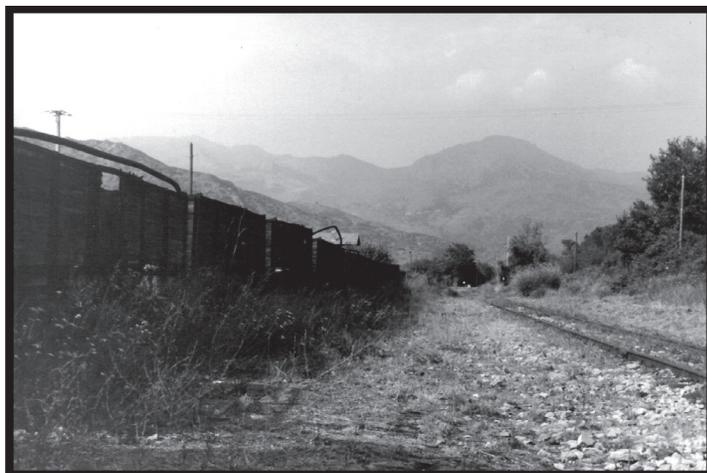
LE VOYAGEUR: Et tous ces gens...

LE GUICHETIER: Ils attendent.

LE VOYAGEUR: Ils attendent quoi ?

LE GUICHETIER: Ils attendent.

Combien de trains ai-je pris dans mes rêves d'enfant !
Aujourd'hui, partir me pèse.





La Mer... Je viens d'elle. Je pressens ses bleus et ses verts, ses gris et ses noirs. Je m'y abîme parfois, et puis la Seine a aussi ses mouettes, ses marins de pacotille, ses amants, ses îles, ses naufrages...

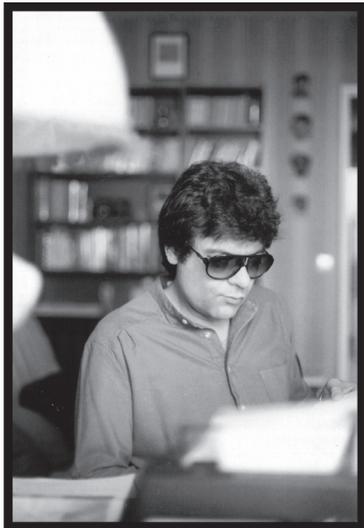


S'en est allée la Mer avec toutes ses phrases
Et ma sergent-major jouée s'use à des riens
S'en est allée la Mer avec ses galériens
Qui rimaient vertement parmi ses prairies rases

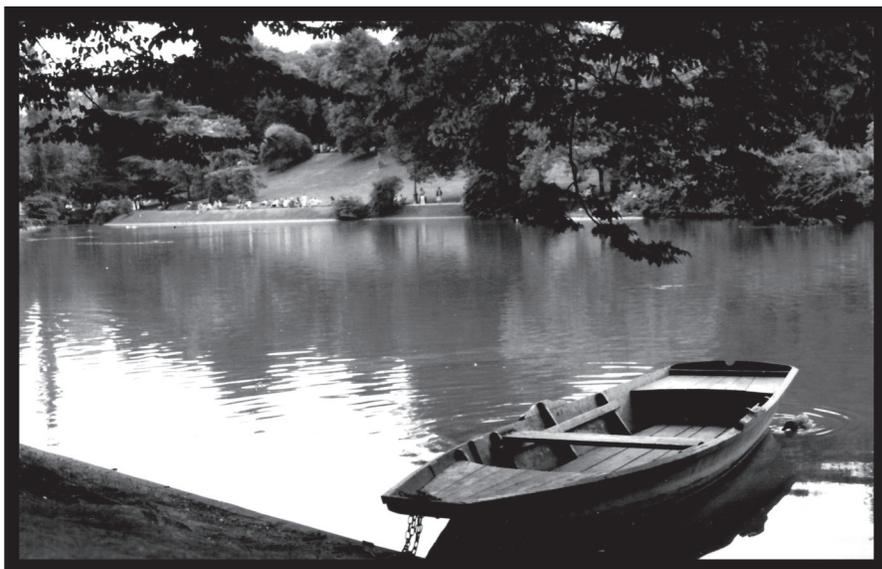
J'en ai touché deux mots à mon vieux grammairien

Ma prose, c'est les grésillements de mon Teppaz 448 chargé de galettes, c'est les balbutiements et les rires de Lilian Sholes, ma première dactylographe des années 70, 1870, fille de l'un des inventeurs de la machine à écrire, c'est les crissements de mes calames mâchonnés à la tâche, c'est les roulis de cent pléiades de Bic qui placent et remplacent leur bille dans mes phrases de trois bornes, c'est une voie ferrée... Tam-tam, tam-tam...

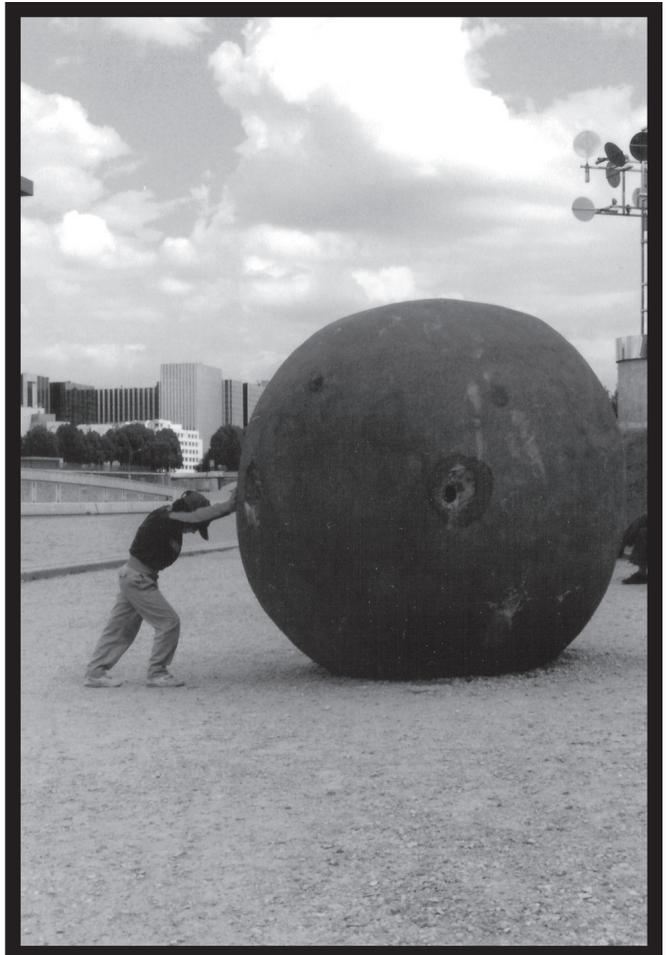




Je songe aux fois qu'elle est venue dans nos bouquins, dans nos tramevères, dans nos contes de fées, dans nos romans d'amour... Nous l'attendions dans nos habits noirs, la Mort. Nous avions la jeunesse.



Sisyphé enfant.







Rondeau pour un dos rond

*Nora Nora
Croque nos rats
Nos petits rats
De l'Opéra
Et les souris
Vêtues de gris
Du gai Paris*

Nora Nora croque nos rats
Nos rats d'égoût nos rats d'église
Nos rats qui fouillent les valises
Nos petits rats de l'Opéra

Rats de grenier de débarras
Rats de cave qui verbalisent
Nora

Ces rats qui jouent dans mes fatras
D'idées de livres qui me lisent
Qui s'enjouent se mélancolisent
Ces rats qui courent dans mes draps
Nora

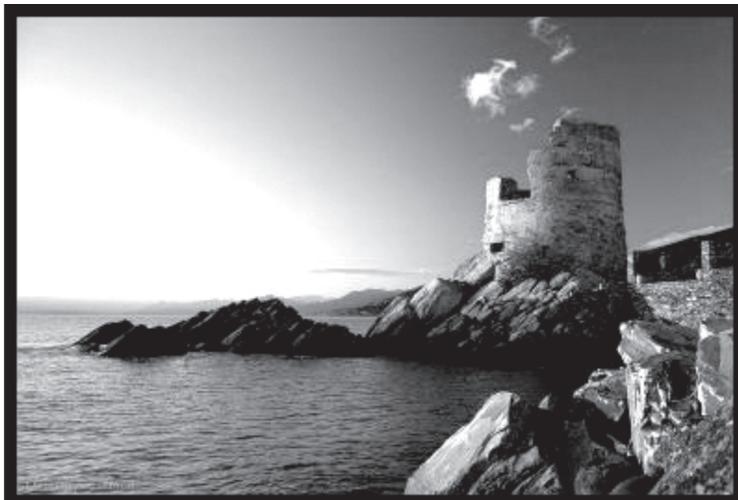
Erbalunga

A la mère de Paul Valéry

Tout s'use à la longue à la longue Erbalunga

Erbalunga le Temps
N'est pas un séraphin
Il a plus d'un détour
Dans ses paniers de noises
Erbalunga le Temps
Croque ta tour génoise
Garde-m'en un morceau
Pour mes petites faims

Erbalunga le Temps
Rapporte tout à soi
Il n'est jamais à court
D'idées ce capitaine
Erbalunga le Temps
Boit l'eau de ta fontaine
Garde-m'en quatre seaux
Pour mes petites soifs





Erbalunga le Temps
 Ne vit que de remords
 Il a plus d'un discours
 A glisser sous tes vagues
 Erbalunga le Temps
 Eparpille tes algues
 Garde-m'en un monceau
 Pour mes petites morts

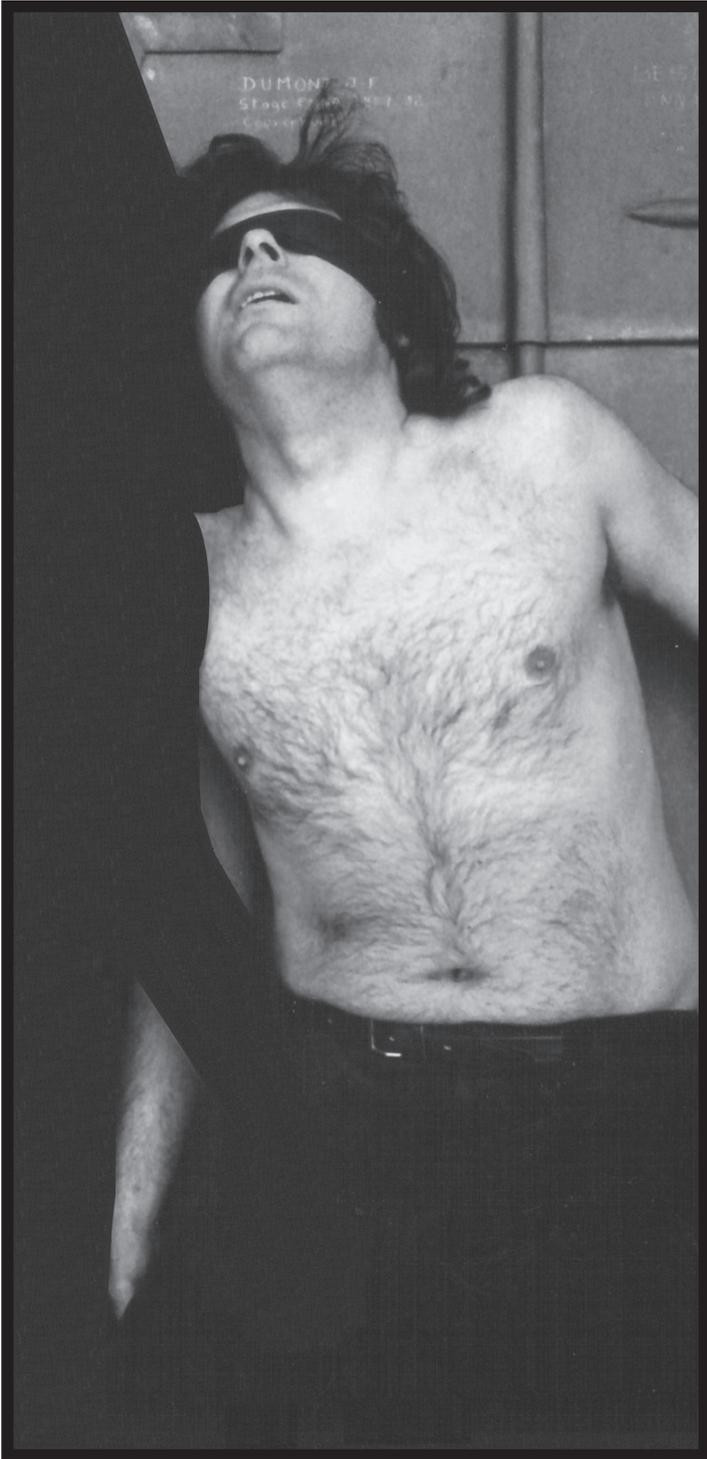
Erbalunga le Temps
 Est un vrai renégat
 Il a souvent recours
 A sa boîte à malice
 Erbalunga le Temps
 Gaspille tes délices
 Garde-m'en un boisseau
 Ou deux Erbalunga

Erbalunga le Temps
 Nous laisse ses gravats
 Il a de sales tours
 Dans ses sacs de palanques
 Erbalunga le Temps
 Sèche ta plus belle encre
 Garde-m'en un ruisseau
 Pour mes longs canevas
 Erbalunga le Temps
 M'a dit de lever l'ancre
 J'agite mon vaisseau
 Un noir mouchoir s'en va

Erbalunga
 A cinquante encablures
 Des galimatias
 De Bastia



Nous avons vos albums de photographies... Nous avons vos écrits... Nous avons vos bandes magnétiques...





Entretien avec Robert Vitton

Patrick CINTAS

Patrick Cintas

Commençons par l'enfance. Cette Gueuse parfumée et ces marchands qui sont au coeur d'un de tes livres, qui sont-ils ?

Robert VITTON

L'enfance... Nous y voilà. Je suis né. Maintenant j'existe. T'es sur la longue liste, la longue liste d'attente. J'attends. T'es né le 12 mars, le mois des fous. Ton horoscope est là. Ça, c'est froid. Ça, ça brûle. Ça, c'est mou. Ça, c'est dur. Ça, ça mouille. Ça, c'est bleu. Le ciel... La mer... Ça, c'est rouge. Le sang... Le corail. Ça, c'est bon. Ça, c'est caca. Tuteurs et curateurs. Je suis né après la guerre. Laquelle ? Toujours la même ! Plus tard, tu feras quoi ? Poète. C'est un métier de chien. Je serai malheureux comme un chien. Un chien errant. Par coeur, ta récitation. Le tableau noir... Le piquet... Le couloir... L'école de la vie. Si tu retiens bien ta conjugaison, cette pièce trébuchera dans ta tirelire. Dans ma lyre. La routine monnayée. J'ai dit sur le bout des doigts. Je suis né quelque part. Et toi ? La Méditerranée... Une voix, des voix, des visages, des décors, des paysages... La cuisinière à charbon, la cafetière, le fait-tout... Les mains dans la farine... La gare de triage... Des grands-mères, une grammaire frottées d'ail et trempées dans l'huile d'olive. Des passages en italique. L'Italie. Étrangers migrants. La Provence. Une gueuse avec un champ de lavande entre les jambes. Des coquelicots. J'y laisse mon latin et ma faucille. Une gueuse avec ses voiles au vent. Encore trois jours de mistral ? On s'entend plus, putain de merde ! Le verbe haut. C'est le gueuloir de la France. La matelassière, l'étameur, l'aiguiser, le glacier... Je n'ai plus qu'à les mettre en musique, qu'à désaccorder leurs violes, qu'à m'attacher à leurs pas, qu'à leur tailler des habits dans mes canevas, des histoires dans mes souvenirs.

La rue. L'imaginaire. La bécane. La liberté au bout de l'impasse. Des coups, des chagrins, des peines, des rêves, des désirs sur des fonds de fête foraine, d'ennui, de cigales, de vagues... J'étais un calepin. Je suis un calepin. Les mots m'ont mis du miel et du fiel à la bouche. Il fallait que ces syllabes servent. J'ai inventé la Poésie. Personne ne le savait. On ne se quittait jamais. Tous les deux, nous nous en moquions des donneurs de leçons, des beaux parleurs, des aboyeurs en tous genres... Des lustres et des lustres après, nous vivons encore d'amour, de nectar et d'ambroisie. Pas une ride, du moins à l'intérieur.

Patrick CINTAS

À quel moment commences-tu à voyager ?

Robert VITTON

Je ne suis pas la grande route qui mène à Rome, à Compostelle, à Pampelune, à Naples... Je ne prends pas la croix, ni le goupillon, ni l'encensoir, ni les piques pour agenouiller les fidèles et les infidèles. Je trace des sentes de velours dans des vals ronceanx, des venelles pavées de pavots dans des villes ruineuses. Je m'ouvre des traverses dans les blés gourds, dans les violettes de Parme, entre les cuisses et les seins d'Amphitrite. Je suis le chemineau, le trimardeur, le bourlingueur immobile. Où étais-tu ? Comme toujours, j'étais en voyage. Pourquoi ces voyages ? Pour voyager ! Vers la mort ? Non, vers l'enfance. D'où viens-tu ? De demain. Voyageur sans bagage, sans boussole, sans nécessaires, sans mots de passe, sans pécule, sans nostalgie, je n'ai plus de patrie. La chambre, le cabanon, la tour... Les préparatifs, l'expédition, le périple, la flânerie, le retour, la pensée, les récits. La lecture, la reconnaissance, l'écriture. Le voyage avec au bout une Pénélope, une Érato, les Moires.

Patrick CINTAS

Il y a des lieux où l'on s'arrête de préférence. D'autres qui nous fuient...

Robert VITTON

Ma chambre donne sur la Cour des Miracles, sur les miracles de la cour, sur la mer de Debussy, sur les orphéons et les barricades de mai, sur les amnisties, sur les armistices, sur les orgues de Bach, sur les orgies bachiques, sur les ors automnaux, sur les neiges de Villon, sur les sacres et les massacres du printemps, sur l'été de Camus, sur l'Enfer de Dante, sur l'Enfer de Sartre, sur les Carmina Burana de Carl Orff, sur l'Orfeo de Claudio Monteverdi, sur les chants de Maldoror... Ma chambre regarde passer la Seine et ses ponts, noircir et blanchir les cortèges de la nuit, s'enjouer les marteaux-piqueurs émigrés, valser les grues viennoises... Ma chambre donne sur l'espace. Ma chambre regarde l'espace. Ma chambre erre de lieu en lieu. Ma chambre où s'attardent des libraires, où s'épuisent les rabots de Caillebotte, où s'accordent des quatuors... Ma chambre où fane mon berceau, où je pousse le verrou de Fragonard, où se décompose mon cadavre. Ma chambre, mes temps, mes lieux. Toute vie se déroule dans un même lieu, un même théâtre. Je suis le lieu géométrique de toutes les contradictions, écrit Valéry à Gide. J'occupe, tu occupes, il occupe un lieu ! Impossible de les vider ces lieux ! Les lieux du crime, tu n'y reviens pas, tu les portes en toi. En toi, dans ton lieu. Et ces lieux communs ? J'y mange avec les doigts, j'y bois à la régalaide, je m'y déboutonne, je m'y dénoue, j'y sieste... Et ces lieux d'aisances ? À la Turque ou à l'Anglaise ? J'y ai feuilleté Rabelais, Rimbaud, Couté, Rictus, Jarry, Banville... L'état des lieux ? Répète. J'étais à mille lieues. L'état des lieux ? Décidément. J'étais à me relire. L'état des lieux ? Parlons-en de l'état des lieux ! Est-ce l'heure ? Est-ce le lieu ? L'état des lieux, certains s'en chargeront quand nous serons en lieu sûr. J'y vais. Ô mes descentes vers l'azur, vers mon roman, vers mon lieu de prédilection. Je ralentis. Que de lieux de plaisance, que de hauts lieux, que de saints lieux, que de lieux-dits dans mes rétroviseurs.

Patrick CINTAS

*Le décor est planté. On y rencontre donc des génies incontes-
tables comme Rabelais et Jarry. Tu éveilles la curiosité en ci-*

tant Rictus, Couté, peut-être Dubus et autres seconds couteaux d'une littérature d'ailleurs essentiellement française. Apollinaire éprouvait un respect sans faille pour le travail bien fait. Richepin, Moréas, Mendés, etc. Que d'origines étrangères toutefois ! Ces noms reviennent forcément en mémoire, si jamais on les a pratiqués, pour peut-être contester une poésie contemporaine nettement scindée en laboratoire et en music-hall. Je veux dire qu'on n'écrit plus guère que des obscurités difficilement appréciables et des conneries qu'on n'a pas vraiment besoin de chanter. Il y a une autre poésie ?

Robert VITTON

La traduction est une interprétation. Le vers expliqué par des mots d'une autre langue perd forcément sa mesure, sa cadence, ses coloris, ses sonorités, sa structure... L'avis de Voltaire : « Les poètes ne se traduisent point, peut-on traduire de la musique ? » Le traducteur reproduit des climats, propose sa propre vision de l'œuvre. À preuve que les lectures de certains ouvrages sont remises en cause de siècle en siècle. Cela dit, je clame que les traducteurs sont des passeurs de connaissances, de reconnaissances, de chants, de cris... Je cite plus volontiers des poètes usant de la langue française, ceux qui m'ont initié, parce que j'ai pu accéder aux écrits de leur plume. Quand je sombre dans Lorca ou dans Pavese, par exemple, je ne lis qu'une approche de leur démarche. Cette contrainte est déjà un fabuleux présent. Je me refuse d'élever des colonnes statuaires, des estrades, des podiums, des piédestaux... L'intérêt est d'aller voir ce que les autres poètes ont apporté, en dehors de leurs témoignages, à la technique de la versification. C'est le savoir-faire qui se transmet. Ceci est valable pour tous les arts y compris l'art culinaire. En ces temps où les fast-foods, les prêts-à-grailler, le pré-mâché, l'emballé, le pesé font florès, en ces temps où l'apologie de l'à-peu-près, du c'est-pas-mal, du c'est-presque-ça, du ça-ressemble-à prend des poses dans les vitrines médiatisées, l'artiste véritable crève. L'Art est l'affaire des artistes et non celle des floueurs de tout poil qui s'y entendent comme à ramer des choux. Regarde tous ces peigne-culs qui se rangent sous des bannières pour être sûrs d'être à l'étalage. Des artistes ? Quelle question ! Des valets du pouvoir ! Poète, tes papiers ! La poésie contem-

poraine ne chante pas, elle rampe ! Salut Léo ! J'écris envers et contre tous ! En vers et contre tous !

Patrick CINTAS

L'art, c'est l'art des artistes, disait Tristan Tzara. Ce qui veut clairement dire que les non-artistes font du non-art, ce qui est quelquefois intéressant, ou ne font pas d'art du tout, ce qui est souvent pénible ou révoltant. C'est tout le débat du XXe siècle. On en a vu de vertes et de pas mûres. Au fond, ce qui distingue l'artiste, petit ou grand peu importe, des faux artistes et même des non-artistes, ne serait-ce pas, comme le clame Duchamp quelque part, une croyance différente, plus que la foi en soi qui sert plutôt de nerf de la guerre, et il y en a toujours une.

Robert VITTON

De l'art, le non-art ? L'art a pour but la création d'œuvres, le non-art, non ! Ses contemplations sereines ou exaltées, ses assimilations, ses connaissances – puisées dans l'Histoire de l'Art même – refusent le passage au savoir-faire, à la création, à la capacité et à la responsabilité de concevoir. Il échappe ainsi à la comparaison, au jugement, à la remise en cause, à la datation. Dans son esprit tout est art ! L'art à la portée de tous ! Leur monde, des non-non-artistes, des non-artistes et des artistes ? Les non-non-artistes peuvent rejoindre ces mystiques esthéticiens pleins d'amour et de sagesse à condition de le vouloir. Quant aux artistes, ils sont de superbes non-artistes jusqu'à la production. Si j'ai bien compris, le non-art est peuplé de peintres sans tableaux, de poètes sans chants, d'architectes sans perspectives, de musiciens sans bémols... Pas de technique, pas d'évolution, pas de transmission. Le non-art ni ne nie, ni ne rejette, ni ne matérialise. Il pense simplement que l'artiste, le vrai, ne doit pas concrétiser sa réflexion puisque le travail est déjà fait. Sans la moindre illusion, sans mot dire, sans opinions, sans langages, sans projets de société, imbu de la dive matière, il médite et se reconnaît comme une oeuvre d'art digne de ce nom. Sacré programme. En attendant le pire, je peux toujours reproduire à l'infini le monocle de Samuel Rosenstock dit Tristan Tzara pour styliser les camps de la mort, retourner la fontaine de Marcel Duchamp histoire de glisser la pièce à la Madame

Pipi, compresser ma Citroën pour protester contre les taxes exorbitantes. L'art est le résultat d'une contrainte. Gide, j'en sais quelque chose.

Patrick CINTAS

L'art n'est donc pas le produit d'un désir, le désir d'un public qui aime l'art ?

Robert VITTON

L'art est le produit de l'activité de l'artiste, un humain. Cela va de soi. Un humain qui accumule des sensations, les trie, les ordonne, les agence et les restitue. L'œuvre s'impose, mettant en danger et rassurant l'artiste. Décide-t-on de devenir artiste ? Peintre ? Poète ? Musicien ? Je pense que tout cela aussi s'impose malgré le vouloir. Zola désirait être peintre et son petit camarade Cézanne écrivain. Avec ou sans public. Averti ou non, le public. A ne pas manquer ! J'ai vu ! J'y étais ! On dirait du... J'ai le nom au bout de la langue. Pour être beau... J'aurais pu passer à côté. Et l'artiste ? Mort. Les journaux en ont parlé ? J'en ai rien su. Vous n'étiez pas né. Il a dû faire fortune. Mort de quoi ? D'une saloperie dans les bras de Miss Mistoufle. Une Anglaise ? Et vous que recherchez-vous ? Je suis curieux, en quête d'émotions, de fantasmes, de plaisir... J'aurais tant voulu être un artiste. J'ai touché à la peinture, à l'écriture... Mais n'est pas artiste qui veut. Heureusement et malheureusement.

Patrick CINTAS

Justement ! Qu'est-ce qui permet à l'artiste de se croire artiste ? Raymond Roussel parle d'une illumination. D'autres se fient à ceux qui savent. Que penses-tu des « médias » ?

Robert VITTON

L'artiste se découvre artiste. Une attirance, une disposition, un apprentissage – qui durera toute sa vie et sera repris par les futurs artistes –, une opiniâtreté sans faille et un savoir-faire sans cesse repensé. L'art, une suite d'apprentissages... L'artiste s'assigne l'obsédante tâche de résoudre des problèmes techni-

Robert VITTON

Comment vais-je m'y prendre pour ne pas répondre à cette question ? À la question ou à la question posée dans la question ? De quelle manière les enrichir ? C'est une vraie question. Je m'en imprègne à haute voix, me semble-t-il. Est-ce le bon ton ? J'isole, je déplace, je laisse jouer les mots, les sens... Les questions sont déjà des réponses. Les réponses éclairent les questions. Dans ma réponse il est question d'interrogation sur la manière d'y parvenir en tenant compte de ce qui serait acceptable et à la portée du plus grand nombre. Divulguer ce qui est divulgable ? Ce qui est attendu ? Il est question d'un regret de cette situation immuable. Ai-je fait le tour de la question ? J'attends une réponse.

Patrick CINTAS

Un ami me disait : « Moi, j'y vais avec ma guitare. Toi, tu te démerdes. » Est-ce que tous les moyens sont bons pour parvenir à l'esprit de ceux qu'on ne connaît que partiellement, pas aussi bien que soi ?

Robert VITTON

On tire sur la ficelle pour s'assurer de sa solidité. S'en rend-on compte ? Pour être sûr d'être présent dans la pensée de l'alter ego, pour comprendre sa démarche intellectuelle, se rappeler à son souvenir l'ami doit savoir anticiper, s'effacer, partager, rivaliser... Je me cite : l'amitié est à peine supportable. Le rapport avec chacun des amis est unique. Il n'y a pas d'amis : il y a des moments d'amitié. C'est Jules Renard, je crois, qui le dit. Ces moments-là, mon féal, il faut les provoquer, se les servir sur un plateau, dans les coulisses, dans les décors de nos histoires parallèles, dans la salle des pas perdus, retrouvés... C'est bien Jules Renard, j'en mettrais ma guitare au feu.

Patrick CINTAS

Les gens ne lisent pas Jules Renard. Ils ont aimé Poil de Carotte avec Harry Baur. Il y a un temps pour tout et un temps pour tous ?

Robert VITTON

Feydeau, Courteline, Labiche font encore de belles matinées et soirées sur les boulevards et au fond des impasses. Allais musarde toujours avec ses boutades. Jules Romain, ses Copains et son triomphe de la médecine, Knock... Toiles et planches perpétuent leur esprit. Journal plié en quatre, succès de librairie aux heures de pointe de l'autobus, du métropolitain. Magazines, polars, pages à la guimauve abandonnées sur une banquette. Ô mes livres pétris, malaxés, effleurés ! Ô mes bouquins cent fois recousus, rapetasés ! Ô mes volumes pétrifiés, bronzés, dorés ! As-tu lu Taine, La Fontaine ? Les deux, cap'taine ! Comme on l'a entendu dire tout au long de l'enfance, comme on dit, comme on l'entendra ou comme on nous le fera entendre dans les vieux jours, chaque chose en son temps. Un temps pour tout ? Un temps pour tout. Les saisons de la vie. Le temps de vivre et de mourir. Le temps de mourir. Tout passe, tout lasse, tout casse. Folie et sagesse. Ne perd pas ton temps dans les livres. La grande roue de la fortune tourne, et nous avec. On se révolte, on essaime. Désinvoltés, on s'aime. On sème, on récolte. Le temps des cerises, des pruneaux... Crache les noyaux ! Ma cognée est dans le bois, ma faucille dans les blés... J'ai fait mon temps. Prends ton temps, maintenant plus rien ne presse. Un temps pour tous ? Un temps que l'on partagerait ? Un temps qui n'appartiendrait qu'à soi ? C'est ton temps. Un temps comme une chance à saisir. Ton temps est venu. Il était temps.

Patrick CINTAS

Qu'est-ce que tu dirais à celui ou celle qui sortirait de la Bibliothèque avec un de tes livres ? (Admettons que la règle prévoie que tu dois dire quelque chose – je te vois venir !)

Robert VITTON

Donc j'aurais été assis sur un banc. Une placette et son marronnier millésimé. Une femme... Trente ans. Trente-cinq ! Entre trente et quarante. J'aurais eu dans la tête une musique d'Erik Satie. La femme aurait vidé son cabas. Entre Les œuvres poé-

tiques complètes d'Olivier Larronde et Poésies documentaires complètes de Pierre Mac Orlan, sur ses genoux, j'aurais aperçu la superbe couverture de l'un de mes ouvrages. Avez-vous eu recours à la grande échelle des pompiers pour cueillir ces bouquets sur les plus hautes branches de la bibliothèque municipale ? Elle aurait souri. Si vous ne les avez pas lus et relus... Les fées, je ne l'ai pas lu. Moi non plus. Je prends conseil de la passion du médiathécaire. Il vous aborde avec une citation. Il tire des petits carrés de papier de ses poches. C'est ma moisson, dit-il. Je suis une fidèle lectrice. Vous aimez la poésie, madame ? Pauline. La poésie et les poètes. Moi, c'est Anatole. Anatole France. Nous aurions éclaté de rire. Rohmer ? Eric Rohmer. J'ai vu tous ses films. J'ai eu envie de revoir celui-là. Tenez ! L'arbre, le maire et la médiathèque.

Patrick CINTAS

C'est comme ça que tu rencontres tes personnages ?

Robert VITTON

Carlo Collodi crée Gepetto, Gepetto crée Pinocchio, Pinocchio échappe à l'auteur. Une aventure... Naissance, vie et mort d'une marionnette. Des aventures... Naissance, vie et vie d'une marionnette. Le personnage principal, c'est l'auteur. Son rôle est de porter dans son personnage tout un monde de personnages ou plus précisément des idées de personnages. Madame Bovary, c'est moi ! Chabert, c'est moi ! Bette, c'est moi ! La comédie humaine, c'est moi ! La divine, c'est Dante. Honoré Balssa, c'est moi ! Voilà pourquoi l'artiste a une grande compassion pour ses êtres les plus abjects, ces êtres qui allègent ses fardeaux, ses pensées. Les rencontres ? Des instruments à (h)anche, à cordes vocales, de percussion, de répercussions... Des croquis, des ébauches, des caricatures à gros traits, à traits de lumière, de flamme, ombrés, colorés... Des interprètes ménagés, poussés à bout, sacrifiés, magnifiés... Le peintre, le sculpteur, l'écrivain, le paysan, le citoyen... Nous sommes tous des personnages en quête de personnages. Jules Renard, encore lui, brûle d'en placer une. Vas-y ! Quand le public n'est pas là, il manque un personnage.

Patrick CINTAS

*Il y a des personnages-métier et des personnages-destin dans
Le zinc. C'est un métier, le destin ?*

Robert VITTON

Un métier, c'est quoi ? Une activité qui rend service aux autres en faisant des choses qu'ils ne peuvent pas, qu'ils ne savent pas ou qu'ils ne veulent pas faire. Quand tu seras grand... Toujours la même question ! Tous les métiers s'apprennent ? C'est l'apprentissage. Longtemps ? Des années. Quand on se tape sur les doigts, c'est le métier qui rentre. Je bâtirai des maisons pour les pauvres. Je connais tous les outils de mon père. Jardinier ! Des roses blanches pour ma mère. Violoniste ! Pour faire pleurer les filles. Banquier ! Pour distribuer de l'argent aux miséreux ! Comédien ! Pour avoir le nez de Cyrano, pour avoir le bec et les plumes d'Aristophane, pour m'amouracher de toutes les Antigone... Et toi, tu fais quoi dans la vie ? J'écris des histoires de personnages qui racontent des histoires, des histoires de personnages qui à leur tour... Et à la fin ? Il n'y a pas de fin. Jusqu'à la mort ? D'autres viendront et reprendront ces histoires. Jusqu'à la fin du monde ? En tout cas, depuis que le monde est monde, c'est comme ça. Quand chacun s'en tient à son métier, bonhomme, les vaches sont bien gardées. Bourreaux de père en fils. Et toi, tu fais quoi dans la vie ? J'aurais pu dire : Rien ! Je suis cet enfant. Deux éclusiers se rencontrent. Que se racontent-ils ? Des histoires d'éclusiers. Deux taxi-girls... Des histoires de taxi-girls ? À quel métier te destines-tu ? Scaphandrier ? Clown ? Mécanicien ? Roi ? Les arts ? Les armes ? Les sons ? Les songes ? Quel beau métier que d'être un homme sur la terre, lance Gorki ! Sur la terre et sous la terre. Choisir un métier, être choisi par un métier, être dans l'obligation de choisir un métier c'est déjà opter pour un destin. Le destin, c'est quoi ? Une force plus forte que tout, petite tête, une force qui décide du sort, de l'avenir de chacun de nous, des pays, des peuples, des civilisations, des planètes... Tous les dieux réunis sont impuissants. Ton destin, il est là dans les astres, dans le marc de café, dans une boule de cristal, dans un jeu de cartes,

dans les lignes de ta main... Le canevas reste à broder. Tu peux toujours essayer de graisser l'entrejambe des Parques et la patte de Caron ! Le destin, c'est qui ? Le destin, c'est toi quand tu te réjouis du malheur de tes semblables, des bêtes, des plantes ! Le destin, c'est vous quand vous vous soumettez ! Le destin, c'est eux quand ils justifient les barbaries et les prières ! Le destin, c'est moi quand je pipe les dés pour abolir le hasard ! C'est Verdi, ce paysan italien, dans son chant en quatre actes ! C'est Beethoven qui prend la Cinquième à la gorge ! Tu vois cet homme sur la civière ? Cet homme qu'on emporte... Cet homme qui perd son sang, son sens de l'humour, son métier, son destin... Cet homme, petit, c'est moi.

Patrick CINTAS

Il y a un fond théorique sûr chez toi. On sent bien qu'il est le fruit de l'expérience et non pas des supputations du désir. À quel moment ton propre destin devient-il le roman de tes personnages ?

Robert VITTON

Si la Science élabore des théories pour aborder l'expérimentation, l'Art, lui, se sert de la pratique pour construire ses théories. Si les faits ne correspondent pas à la théorie, changez les faits, affirme Albert Einstein. Ce fond théorique, comme tu dis, je l'ai tissé au fil – c'est le cas de le dire – de mes écrits, sans m'en apercevoir. Un fond de commerce qui, fort de ma volonté exaltée, – parce que sans désir il n'y a pas de création – , s'enrichit au gré de mes tentations et de mes tentatives. Les œuvres théorisent. Vous arrivez devant la nature avec des théories, la nature flanque tout par terre, constate Pierre-Auguste Renoir. C'est bien ça. Chacun de nous est un fleuve, un roman... Si les montagnes ne se rencontrent que rarement, il n'en est pas de même pour les fleuves et pour les romans, et par conséquent pour les destins. Le partage des eaux, des mots, des aventures. Le souvenir des sources... Vers la mer, vers l'amour, vers la mort.

Patrick CINTAS

Alors pourquoi pas l'écriture romanesque ?

Robert VITTON

Que dire ? La fiction et ses territoires sans bornes qui nous éclairent sur le réel, les passions extrêmes que je fais miennes, les sentiments extraordinaires qui me bouleversent, la vie intérieure des personnages... L'art du roman est de savoir mentir, dit Louis Aragon. Le roman : des décors, des personnages, des histoires, un éthographe outrancier. Le poème et la nouvelle mis sur le pinacle par Baudelaire, fournissent aux lecteurs tous les ingrédients et le souffle pour penser leur propre roman. Être romancier n'est pas de tout repos. Vivre jusqu'au bout des peines, des joies, des dérèglements de ses personnages, être de mèche avec eux, supporter leurs contradictions, se fondre, se confondre dans leurs lieux, partager leur destin... J'y pense.

**Soliloque
côté jardin
d'un tragique
un jour de relâche**

Fleurs armées comme des soldats
Délivrez-nous des chaudes serres
Fleurs assoiffées des vérandas
Sachez vous rendre nécessaires

Dégorgez vieux rhododendrons
Lierre retors et colérique
Dans l'eau bouillante des chaudrons
De ma fantastique fabrique

Qu'ils aillent le houx aux clairons
Les glands l'églantine aux vacarmes
Le volubile liseron
Aux armes citoyens aux armes

Qu'ils aillent le gui aux guitares
La marjolaine aux Marseillaises
L'asparagus aux étendards
La bergamote aux grosses caisses

Qu'ils aillent le thym l'estragon
La sauge le laurier qu'ils aillent
Par vents par vagues par wagons
Griser les mangeurs de grisaille

Qu'ils aillent l'ail aux racontars
La ronce aux pieds des sentinelles
Mes pauvres amours pas plus tard
Qu'hier vous m'étiez éternelles

Je préfère la route au rail
La nuit au jour au calme plat
L'âpre tempête Je me raille
De vos jasmins de vos lilas

O mes amantes vous ici
Ne vous avais-je point froissées
Sur mes parterres de soucis
Sur les chemins de mes pensées

Je préfère la guigne au coing
La mandragore à l'orchidée
Blague dans le café du coin
Vous m'étiez sorties de l'idée

Je joue mes mots sous le manteau
D'Arlequin belles des baignoires
Et je vous sers sur un plateau
Du fiel dans des tulipes noires

Le souffleur

*Mon enfance s'est passée dans ces spectacles, assis à
côté de mon père dans son « trou » de souffleur.*

Paul Léautaud

*Le théâtre, c'est le souffleur. D'abord, il n'y a que
lui qui sait toute la pièce.*

Jean Anouilh

Entre ma cour et mon jardin
Que le revêche hiver émonde
J'en aurai parcouru des mondes
Des merveilleux et des immondes
Brisé des lampes d'Aladin

Recroquevillé dans mon trou
J'avais courbatures et crampes
Enfant fluët de bonne trempe
Ma voix aiguë passait la rampe
M'enfuir m'enfuir mais m'enfuir où

Je me mets comme l'as de pique
Je quitte un instant mon sarrau
Chemise à raies veste à carreaux
Cravate à pois un vrai poireau
Replanté dans le genre épique

Je m'entoile comme un moulin
A la barbe de Don Quichotte
Sa Dulcinée n'est pas manchote
De la langue Sancho chuchote
Rossinante a le boyau plein

Je me roule dans la farine
 Dans les flots noirs d'un Waterman
 Je règle un compte avec Hoffmann
 Jouate à mort ma wattwoman
 Je m'engoue pour la Fornarine

Je m'empêtre comme un perdu
 Dans mes ficelles dans mes cordes
 Dans les fils blancs de mes discordes
 Que faire des miséricordes
 Des harts des hardes des pendus

Je m'enferme dans une armure
 Sous clef de fa sous clef de sol
 Dans mon antre mon entresol
 Et j'effeuille des tournesols
 Entre quatre murs de murmures

Je me nippe comme un milord
 Au milieu des coquecigrues
 Manchettes col queue de morue
 Vernis canne opinion sur rue
 Je ne plains ni l'argent ni l'or

Je me glisse dans des musiques
 Faites de pièces de morceaux
 De javas mortes de paso
 Double de débris de saxos
 D'orgues d'accordéons phtisiques

Je me couvre comme un oignon
 Et j'imprime sur mes pelures
 Les fausses larmes des doublures
 De mes vies et les gravelures
 De mes trognes de mes trognons

Je passe un habit de vinaigre
 Pour suivre les enterrements
 Les mots me manquent par moments
 Pour dénigrer allègrement
 La Littérature et ses nègres

J'ai l'encolure d'un voyou
 Je veux commettre tous les crimes
 Pourvu qu'ils mènent à la rime
 Je me harnache je me grime
 Et je suçote des cailloux

Je me fringue dans vos prairies
 Dans vos champs de choux de blé d'ail
 Comme un terrible épouvantail
 Pour esquiver les coups de dail
 Les crachats les allégories

J'invente des contes violets
 Des histoires des anecdotes
 Du temps d'Hérode et d'Hérodote
 Tandis qu'un Cassandre radote
 Ou qu'une enfant pousse un galet

Je me vêts de velours vieux rose
 Un vrai dandy un vrai gandin
 Qui cueille dans tous les jardins
 Secrets sous les bronzes – ondins
 Sylphes – des joncs des jets des proses

Je m'accoutre comme un troupiier
 Entre deux grandes algarades
 Je monte et je descends de grade
 Je me pare pour la parade
 Et je m'arme de cap en pied

Je prends mon masque de carême
 Ma guenille en papier jésus
 Je tiens des propos découus
 Vous vous ne m'avez jamais eu
 Pipeurs de dés brouilleurs de brèmes

Sous les feux sous les vers croisés
 Mes arpions chaussés à l'ancienne
 L'un dans la fosse musicienne
 L'autre dans la nuit vénitienne
 Pensent J'en suis crétinisé

Je souffle trente-six chandelles
 Sous les coups durs des brigadiers
 Je suis gueux roi hallebardier
 Servante soldat brelandier
 Ecrivasseur rapin modèle

Que jamais comme ces auteurs
 Nus sous la mise misérable
 Le fouet la trique sur le râble
 Je ne fasse amende honorable
 Sous les huées des spectateurs

Quand je m'affuble d'une fable
 Las d'affûter mes arguments
 Las de jouer l'époux l'amant
 La dame je souffle un moment
 La Fontaine était-il affable

Je décapelle ma vareuse
 Je n'irai plus courir les mers
 Les flots doux ni les flots amers
 Loin des phares loin des amers
 Je sèmerai ma terre heureuse

Qui dit que je change d'avis
 Comme de drap comme de grolles
 Et que je tiens mille paroles
 Aux papiers peints aux casseroles
 Que je me meurs que je revis

J'habite la bosse d'Esopé
 Les cabotins les bateleurs
 Me nomment le souffle-douleur
 J'essuie les rires et les pleurs
 Entre mon cèdre et mon hysopé





Encre de Daniel Raffali



La fontaine du Panier - Toulon
Patrick Lalande

Mes vieux moulins à café



Patrick Lalande

O mes vieux moulins à café
 Qui jasiez comme des commères
 Réservez-moi du réchauffé
 Les histoires de mes grand-mères
 Des plus douces aux plus amères

O mes vieux moulins à café
 Vous aviez une bonne haleine
 Auprès du feu presque étouffé
 Pris dans une pointe de laine
 Je buvais votre cantilène

O mes vieux moulins à café
 Vous chantiez comme des crécelles
 Entre les genoux de mes fées
 Des passades de demoiselles
 Et de marins d'eau de vaisselle

O mes vieux moulins à café
 Qui taisiez le mot et la chose
 Tous les enfants naissaient coiffés
 Au gré de vos charmantes proses
 Qui dans les choux qui dans les roses

O mes vieux moulins à café
 Contre vous des fats se liguèrent
 Dons Quichottes ébouriffés
 Sur leurs grandes rosses de guerre
 Au bonheur ceux-là n'y croient guère

O mes vieux moulins à café
 Notre monde court à sa peine
 Avec ses rodomonts fieffés
 Les sagettes qu'Eros empenné
 Ne fendent pas les cœurs d'ébène

O mes vieux moulins à café
 Aux beaux jours sur le pas des portes
 Comme un triste poisson gaffé
 Garnement de la pire sorte
 Je badais les filles accortes

O mes vieux moulins à café
 Qui dormez sur une étagère
 Les amours d'Honoré d'Urfé
 De ses bergers de ses bergères
 Vous les preniez à la légère

O mes vieux moulins à café
 Les souvenirs parfois me talent
 Je hante à l'ancienne attifé
 Les rues de ma ville natale
 Jonchées de cendre et de pétales

O mes vieux moulins à café
 Qui jasiez comme des commères
 Réservez-moi du réchauffé
 Les histoires de mes grand-mères
 Des plus douces aux plus amères

Ex abrupto

J'en-langue la passante et courte couteau zinnng bruyant dans le vent et la lame luit à la lumière du ciel voilé

Le *flop du fer* qui s'enfonce dans la viande de la femelle surprise fait flamber mes pensées

Le crissement des pneus les nanas livides les neuneus nombreux nanifiant la **flaque de sang bavée**

Par le bide et la gorge de la gonzesse Gabrielle sans cesse gagnante **gouachant mon âme noire** défoncée

Maintenant **momifiée dépliée sur le trottoir** merdeux ses organes massicotés

Entourée par **ces connards jouant un mimodrame** sur le thème «Je suis catastrophé»

J'essaie de faire l'innocent je semble pourtant repéré

et vainement je commence à courir pour ne pas subir **la charge carcérale** et être mal jugé

Mais plaqué au sol **je me débats** comme un ornithorynque orné de tord tordu sur une **rochè polylobée**

Gabrielle maintenant victime au sol souhaitait encore **me sodomiser sciemment** devant ces salopes déchaînées

Recouvrant mon corps de ses bouzes et de sa pisse « Tu vas te crevasser de honte enfoiré ! »

Je l'ai plantée avec amour. Cette **dégénérée**.

L'appartenance au monde est un mode de vie à reconsidérer non ? Nan ! Banale histoire. Se méfier des douaniers ?

Bip^. Acte. Gène. Non ? Nan ! à la frontière on contrôle à l'uniforme l'uni la forme de notre union on se sert dans le coffre des bagnoles même si c'est familial on tape dedans je prend les culottes de la fille ados et de la mère grosse vache et je dis au collègue « rien à signaler » et ensuite je vais me planquer dans les chiottes du pré-fab de la douane et je me vide en pensant à ce que j'ai vu le

barrage la gueule foudroyée de trouille du chauffeur un type moustache yeux bleus et au sourire jaune et à côté de lui sa grosse vache de femme version bimbo obèse habillée à l'arrache putain j'me la f'rais bien et ma main en l'air à la hitler j'demande à ce qu'on s'arrête je dis au collègue de s'occuper des papiers et moi je vais dans le coffre « comme d'bab » y en a qui râlent qui veulent voir la fouille alors je leur sors un vieil article de loi bidon pour signifier mon droit le plus républicain de contrôler seul le tout. Mais simplement il y a un gamin qui joue à la Game Boy à l'arrière et une girl de l'âge de mon aînée 16 ans au plus comme dans les Valseuses – C'est de là que je tire ma cul-ture sex-uelle – et j'évalue son potentiel de petite salope fringues sexy ou pas poitrine développée maquillage pas forcément parfait et bouche à pipe qu'elles ont souvent c'est mon âge et la pensée de mon âge qui fait ça et ensuite j'entreprends la fouille valises et tout le toutim et je me sers en suant parce que je suis ému de désir d'envie c'est plus fort que moi – souvent je m'en veux et j'ai peur d'être pris et du blâme – et lorsque la voiture repart je malaxe le tissu tassé dans mes poches de treillis. Mon métier, c'est avant tout le plaisir de l'abus de pouvoir. Voila pourQUOI j'ai passé ce concours. Hummm ! SSsss !

La définition la dé-finition finition les dés attend la définition ?

En quelques infinis mots, définir ce qu'est l'artiste l'écrivain celui qui est propre et sans limite le pas le pue-les-pieds de l'artiste le peintre merdique des grandes écoles d'Art de daube. L'artiste, ce lui qui marche dans la rue au ralenti qui rit et trébuche la tête dans son café celui qui perd l'avenir pour le rendre/beurk au présent. L'artiste, le summum aussi c'est l'écrivain qui fait du bruit qui gueule qui s'assoit au fond dans le bus et parle avec les petites meufs assises plus loin devant. L'écrivain qui regarde les rues passées en se disant que ces sièges anti-couteaux et anti-graffitis font mal au cul.

Le bonhomme soulève sa bidoche et regarde ce monde moche décoche un pain dans le pif du premier venu et dit que le stylo ça chie du sang en éclats comme le chocolat. L'écrivain c'est l'autre là qui te fait chier avec sa culture de merde ses fictions ses bio ses auto-bio ses livres anti-libres anti-bio, sa bisexualité patente, ses pas pénibles vers la perfection et ses nausées enfilées à répétition lâchées en public ou en intime. Minime l'écrivain, cet artiste-là qui n'en gagnera jamais un rond d'avoir voulu rester libre. Calibre. La balle entre les yeux. La résistance de l'artiste, surtout de l'écrivain abattu le premier par le miel de la tyrannie. La mort pour seule victoire. L'écrivain. Le passant. L'anonyme sans patronyme anime la dépression commune par ses mots qui fâchent. Les ignorants et les lâches lynchent ce con merdique qui file des coliques à ceux qui dégueulent la pensée.

La Mort au bout. Rien d'autre au bout, pour l'écrivain poète. Soit.



Sculptures

- bronzes -

« Mon travail est ma prière. »
Léopold Kretz, sculpteur

GEORGES AYVAYAN

Prière... Suite 2003
terre cuite & bois



« J'emballe et range dans des caisses de bois, par période, ma réalisation quotidienne. Dans tous ces coffres, ces cercueils, comme je dis, repose mon labeur aussi sacré que vain. Quant à moi, je n'appartiens à rien. Je m'engage à poursuivre ma folle aventure jusqu'à mon dernier souffle. »





Atelier:
Arche 16, Atelier 20
Boulevard Garibaldi
92130 Issy-les-Moulineaux



Taille dans mes vieilles misaines
 Des linceuls pour les matelots
 Pour les piliers de caboulot
 Et pour les noyés de la Seine

A Erato

Taille tailles-en des dizaines
 A temps perdu sur tes îlots

Brode sur mon cache-misère
 Les pensées de tous tes printemps
 Ma barque glisse sur l'étang
 La campagne dit son rosaire

Tes soeurs en fine chemise errent
 Une brindille entre les dents

Tire les fâniers par la manche
 Ils s'en relèveront la nuit
 Pourrais-je me faire à l'ennui
 Des promenades du dimanche

Ma guitare n'a plus de manche
 Trop chanter la belle amour nuit

Par tes orgues de Barbarie
 Passe et repasse la chanson
 Qui change filles et garçons
 En personnages de féerie

De ce vieux jeu mon Egérie
 Les cagots s'en rient sans façon

Sérénade sous mes persiennes
 N'étais-je pas toujours partant
 Je t'emmenais le coeur battant
 Mourir à Naples vivre à Sienne

Courons la forêt musicienne
 En souvenir du bon vieux temps

Jette mes dés à l'aveuglette
 Et puis que tourne ou non le vent
 Je partirai les pieds devant
 Pour le royaume des squelettes

O semeuse de violettes
 M'aimeras-tu de mon vivant

Proses

Prenez ô proses apocryphes
 Qui ne vous souvenez de rien
 Ces madrigaux portent ma griffe
 Je rime comme un galérien

Passez ô proses sanguinaires
 Par l'impassible Sablier
 Par l'implacable Limonaire
 Le chant-fleuve des bateliers

Prenez prenez prenez ô proses
 Prenez mon temps et mon argent
 Dans vos voraces vagues roses
 Prenez les mots des pauvres gens

Prenez les mots de ma fabrique
 Ceux-là trouvés sous les pavots
 Ceux-là dans le pas des chevaux
 Prenez mes fleurs de rhétorique

Prenez les phrases que je truque
 Sur le zinc des cafés chantants
 Prenez ces vers faits en perruque
 Dans les usines du Printemps

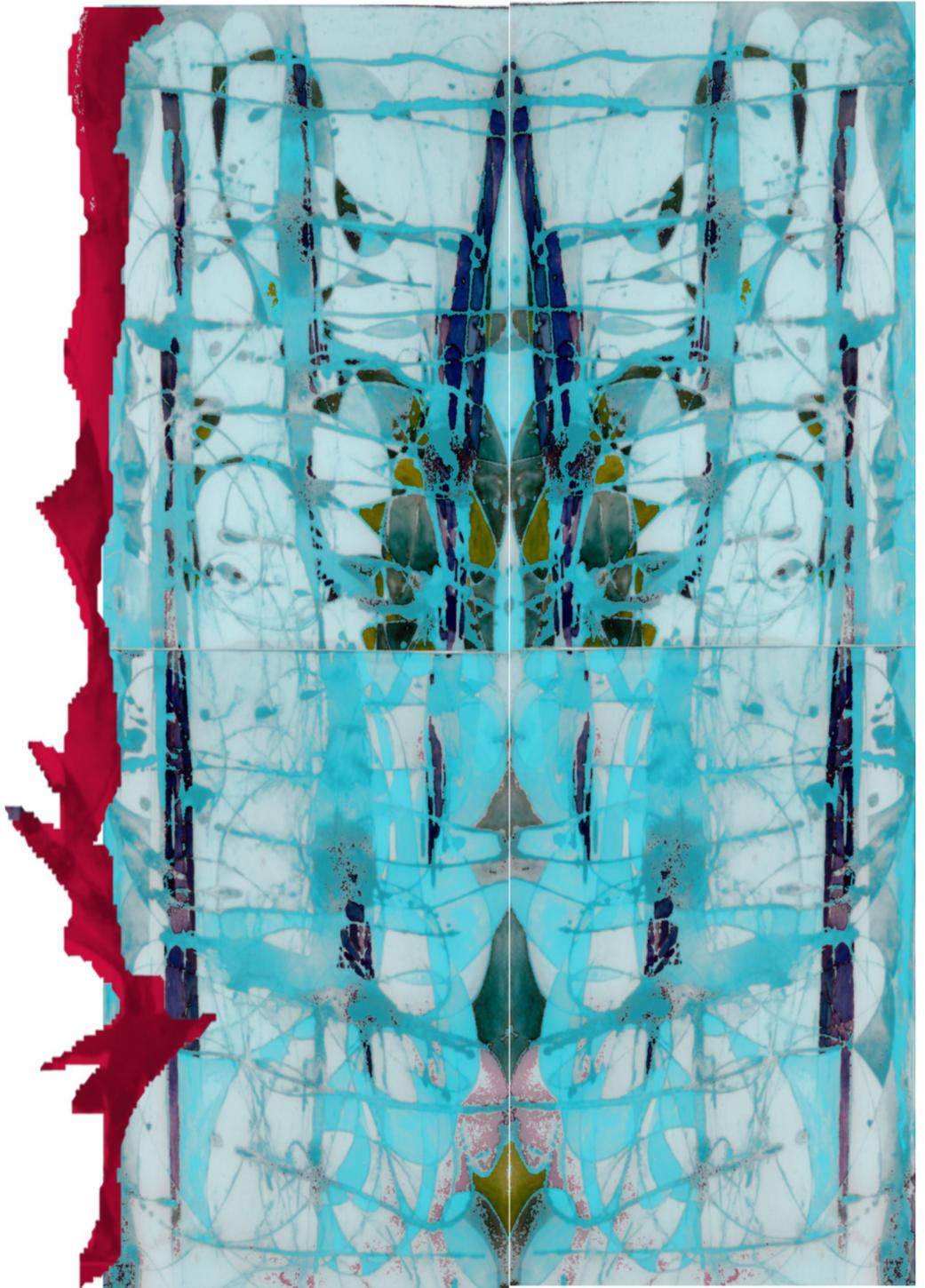
Prenez ô proses sans histoires
 Prenez les contes les ragots
 Et les scies de mon répertoire
 Qui dort derrière les fagots

Prenez ô proses infidèles
 Sur la marge blonde où j'écris
 Prenez le parfum des dentelles
 A peine bleues de Coventry

Prenez ô proses sans épines
 Comme les larmes de la mer
 Prenez mes barques philippines
 Dans vos récitatifs amers

Prenez ô proses sibyllines
 Prenez ma rame ma raison
 Et mes voix dans vos mandolines
 J'en suis au gris de ma saison

Venez ô filles prosaïques
 Me prendre pour un rococo
 Sur les pavés de mosaïques
 Je sèmerai des quiproquos





Robert Vitton par Valérie Constantin

Retrouver l'innocence...

Dans les arts plastiques, peux-tu citer les peintres et sculpteurs dont l'univers artistique t'intéresse ?

Peintres : Bacon, Van Gogh, Caillebotte, Mondrian, Cézanne...
Sculpteurs : Puget, Rodin, Maillol, Giacometti...

Écoutes-tu de la musique ? Laquelle (lesquelles) ? Quand ? Comment ?

Toutes sortes de musiques –des plus populaires aux plus sophistiquées.
Quand ? Comme le reste, à toutes les heures. Je possède tout l'attirail mo-

derne pour pénétrer le plus simplement et le plus correctement mes univers musicaux antiques, classiques et contemporains – Schubert, Bach, Berg, Dutilleux, Satie, Monteverdi... Et puis, les concerts et les vibrations des instruments !

Je sais que le cinéma te passionne. Pourrais-tu nous donner quelques titres de films qui ont attiré particulièrement ton attention ?

La maman et la putain de Jean Eustache.
 Les carabiniers de J-L Godard – Son et ses Histoire(s) du Cinéma.
 Mort d'un cycliste de Bardem.
 Véridiana de Buñuel.
 Le désert rouge d'Antonioni.
 Le Satyricon de Fellini.
 Accatone, Porcherie, Salo et les cent vingt journées de Sodome de Pasolini.
 Cris et chuchotements, Le septième sceau, Le silence, La honte de Bergman.
 La luna de Bertolucci.
 Rome, ville ouverte de Rossellini.
 (Voir toutes les oeuvres de ces cinéastes et de bien d'autres.)

Que lis-tu en ce moment ?

Nietzsche de Gilles Deleuze.
 Dante, une vie de Jacqueline Risset.
 Lettres à Lucilius de Sénèque.
 Le soleil n'est pas pour nous de Léo Mallet.
 Lituma dans les Andes de Mario Vargas Llosa.
 – Lectures du mois –

Quels sont les écrivains les plus importants à tes yeux ? Et les poètes ? Les philosophes ?

Lautréamont, Céline, Malaparte, Claude Simon, Garcia Marquez...

Villon, Ronsard, Apollinaire, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, Corbière, Baudelaire, Aragon...

Nietzsche, qui a introduit la poésie dans la philosophie.

Chaque écrivain, poète, philosophe, peintre, etc... apporte de l'eau au grand Moulin. Et tous ceux qui nous échappent, qui n'entrent pas dans nos décors pour diverses raisons –viscérales, politiques...– sont là avec des techniques nouvelles, avec des approches originales. Le rôle du créateur est de toujours être à l'affût pour mettre en évidence, pour comparer, pour perpétuer, dans le passé comme dans l'instant présent, tout en sachant que le temps lui fera défaut, qu'il doit prendre des dispositions pour laisser à la relève les fruits de ses préoccupations et de ses découvertes.

Ta bibliothèque idéale... contiendrait quels livres (quelques titres) ?

Ainsi parlait Zarathoustra, Les Chants de Maldoror, Voyage au bout de la nuit, Cent ans de solitude... et la Poésie...

Te souviens-tu de ton premier livre ? Et est-ce le premier aussi qui t'a enchanté ?

Non.

Je me souviens du Larousse en 2 volumes – le premier grand et véritable roman que j'ai disséqué –. Les mots, les mots, les petits, les grands, les gros... Un rêve pour une autre vie : rassembler les mots de tous les temps dans un Ouvrage monumental, l'Almageste du vocabulaire.

Depuis combien de temps écris-tu ?

Depuis 1967. 38 ans. C'était hier.

*Ta découverte de l'écriture (je veux parler de l'acte d'écrire)...
peux-tu la raconter ?*

À 7-8 ans, rencontre avec les chansons de Brassens, puis de Ferré. Ces deux-là me confient une fabuleuse caisse à outils au pied du Parnasse. A moi, me dis-je, de la remplir cette caisse. Je n'ai jamais été attiré par les bandes dessinées. Je préférais les livres « sans images ». Je me suis très vite impliqué dans le monde de Zola – une boulimie –, Zola qui, en son jeune âge, se destinait à la peinture tandis que l'ami Cézanne, lui, pensait se consacrer à la littérature ; puis vinrent naturellement Camus, Sartre – l'existentialisme –, Isidore Ducasse... Mais la Poésie m'intriguait. Et cette caisse... J'ai appris la prosodie, et, surtout, je suis allé voir chez les poètes comment ils s'y prenaient. J'ai gribouillé, et un jour je me suis senti prêt pour l'apprentissage qui, soit dit en passant, dure toujours. J'ai lu « L'état de la rime en 1940 » d'Aragon, qui m'a enseigné que la révolution doit se faire dans le vers. C'est ce que s'évertuent à dire les poètes qui me sont chers, ou du moins, c'est ce que je crois et veux comprendre. Je me suis donc investi d'une mission : participer à l'évolution de la poétique sans perdre de vue la rigueur et le lyrisme, et ce, avec en prime l'invention. J'ai toujours à l'esprit : Trouvère, trouveor, répondant au provençal Troubadour, et venant de Trouver.

La Science et l'Art sont intimement liés et chacun emprunte à l'autre.

L'écriture comme unique moyen d'expression ? Ou en as-tu d'autre(s) ?

J'ai aussi la parole, le geste, mon masque de chair et mes visages de carton.

Pourquoi écris-tu ?

Déjà, pour apprendre à écrire, ensuite pour mettre des termes à mes pensées, pour témoigner de ma saison, pour rendre hommage à tous ceux qui m'ont mis à la rime, à la rame dans cette galère, pour supporter l'existence, pour m'aider à me persuader de disparaître, pour me soigner, sans souhaiter une guérison, de je ne sais quel mal, et enfin, par pudeur, pour être illisible. Et peut-être, en fin de compte, parce qu'aucun plumentif ne m'a réellement comblé, je veux dire déchiffré. Tant mieux ! Je suis rassuré.

Pour qui écris-tu ?

J'écris pour moi, pour mes morts, prétentieusement pour quelques vivants et pour ceux qui sont à naître.

Privilégies-tu un genre ?

J'ai horreur des étiquettes, excepté pour les grands crus. J'aurais tendance à affirmer que le genre s'impose par le sujet ou le thème traité.

Qu'est-ce qui est important au moment où tu te trouves devant la feuille blanche ?

C'est de retrouver l'innocence, la maladresse, l'enfance, le désir, l'incapacité d'écrire...

La plume ou le clavier ?

La plume pour les recherches, le clavier pour en finir.

Quel écrivain rêves-tu de devenir ?

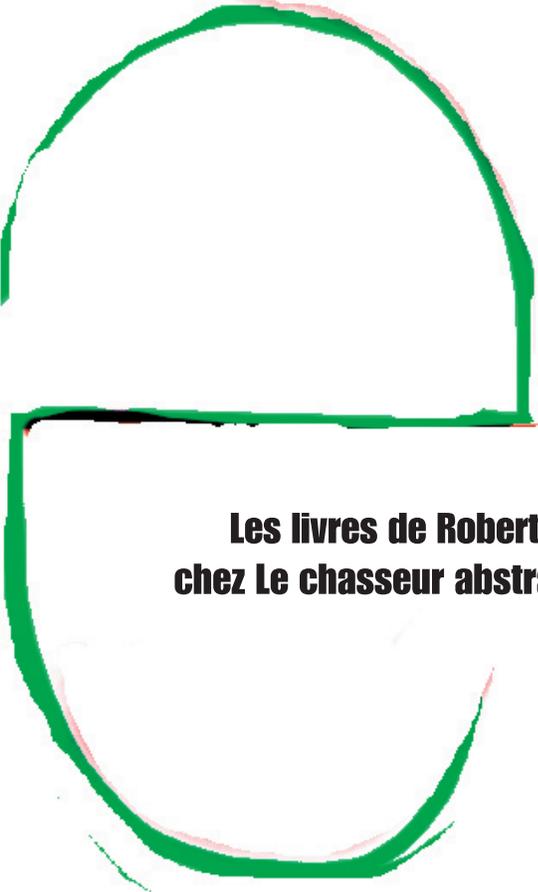
Celui que je deviendrai.

Quel est le livre que tu me déconseilles absolument ?

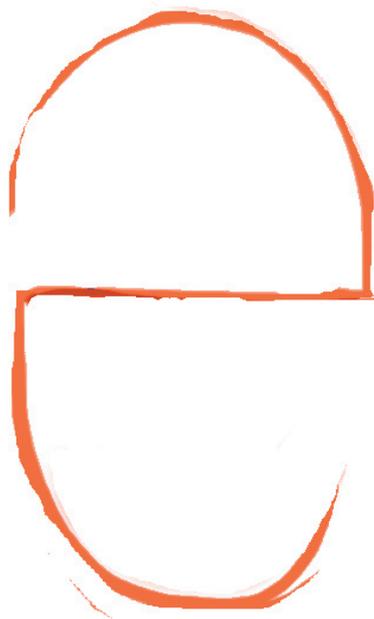
Le code pénal.

Qu'est-ce que tu as trouvé dans la RAL,M ? Et qu'est-ce que tu aimerais y trouver d'autre ?

La RAL,M est, pour moi, un lieu de rencontres, de partages et de reconnaissance. Un lieu parfois imaginaire. On s'y côtoie, on s'y découvre, on s'y fait confiance, on s'y apprécie, on s'y révèle, on y rêve, on y débat, on y échafaude des projets solitaires et collectifs surprenants. En un mot, on y vit. Pour ma part, la RAL,M prend de plus en plus de place dans mes écritures. Je dis mes écritures parce que des « commandes » m'ont été faites, sans compter celles que j'ai cru bon me faire. Tous ces chemins buissonniers me conduisent dans des aventures insoupçonnables. Ce qui manque, c'est une autre concrétisation, quelque chose qu'on emporte avec soi, que l'on caresse, que l'on tripote, que l'on sent, quelque chose avec une table des matières. Les voix, aussi, manquent. Ceci dit, sus, sus, distordons le temps !



**Les livres de Robert Vitton
chez Le chasseur abstrait éditeur**



extraits...



Les eaux de Castalie

Préface

L'anarchiste avec une lune dans la tête.

« faux amants, apprenez de moi ce que vous ne savez pas : je vous tiens pour traîtres de courtoiser les dames pour ensuite vous avilir. »

Raimon de Durfort

« il est otage dans une prison bien étroite le véritable amant que le dard d'amour a blessé. Et je prise d'autant moins le mérite qu'il est acheté à haut prix. »

Père Cardenal

Bien sûr, forger ses vers, ses fers... Bien sûr, l'atelier, les outils, la technique de l'action ; l'art du faire & sa musique sous-jacente, son langage nourri du langage âpre du soufflet & du marteau. Encore aura-t-il fallu que le forge-mètre ait le geste juste, que les coups assénés plurent à la matière & à l'oreille, que leur rythmique y entra en parfaite résonance pour qu'enfin l'objet dans sa forme, plus que sa présumée utilité, apparaisse dans toute sa perfection. Car sans cesse sur le métier, Robert VITTON a dû remettre son ouvrage ; une promesse. Le vers est rêvé, soit. Mais il troue le réel ; prodigieux travail. Même si dans l'esprit de l'auteur aura sûrement planée l'inquiétude que la construction, l'intrinsèque équilibre stylistique du texte pourrait aussi en dévoyer la force ou le jeter en pâture sur le plan d'une interprétation à contresens, s'abandonner sans jamais toutefois renoncer à la manière ; là se trouve peut-être davantage le véritable (endroit) véhicule de son désir. Cette vie est éternelle. Et puis quels livres, même de feu, n'auront pas hésité ne serait-ce qu'un instant avant de se trahir sur les peaux de Pergame ? C'est donc à ceux qui préfèrent croire que la métaphore se fonde sur ce qui n'est jamais joué d'avance que l'auteur, sous une cascade de mots, aura adressé sa musique. Si écrire du bord du précipice, accepter d'être seul, mais continuer de chanter à tue-tête qu'aujourd'hui, boire les *EAUX DE CASTALIE* c'est aussi trinquer ironiquement le verre rempli de Chianti avec la mort, ajoutons aussitôt avec le poète anarchiste qu'il est inutile de prêter à cette dernière quelque autre imaginaire que la fantaisie de ses voix. VITTON l'enragé, le libertaire, le libertin le sait ; à la poésie, l'intelligence & l'imagination ne suffisent pas. Peu importe que de page en page nous en cherchions obscurément la fiction, recto verso l'endroit lisse où des femmes, des hommes modestes & excentriques en illustreraient, fut-ce allégoriquement, l'amour. Un autre passage existe. L'auteur en connaît le chemin ; celui qui nous amène à pénétrer dans le sommeil des temps enchevêtrés ce qu'il subsiste de mélopée. VITTON c'est le guide idéal. Nous entrons par sa cervelle ; il nous présente à son esprit & à son cœur, pas à sa pensée. Il parle à la première personne du singulier pour que tout nous revienne à la mémoire. Voilà que des voûtes de son *ressouvenir* émergent un *pays brut*, des *paysages*. Des visages y apparaissent puis se perdent, mais le Chant se rouvre constamment sur de nouvelles perspectives. Bientôt nous sommes cent à parler dans une seule Tête, dans le souffle violent de l'envers des apparences. Nous voulons y perdre tous nos effets, que les impressions nous pénètrent les yeux & le cœur ; voulons brûler, insolents de soif & de tendresse, les esprits aux raisonnements automatiques ; fomentier à l'encontre de notre pseudo réel une mythologie tangible, celle de la poésie & du combat. Qu'a-t-on raté de nos modernités successives ? L'utopie peut-être. Or, l'orphelin y porte toujours sur le dos son orgue de barbare ou sa guitare, la musique du monde. Sans autre calcul que sa rage de l'exactitude, il nous éloigne de la *prosopopée des lois*, mais ordinairement ceux qui se pensent ne daignent le suivre. Il est pourtant à pied, dans sa cénesthésie d'aveugle, invisible & clairvoyant souriant aux parfums. Ses photographies aveuglantes tournent autour d'un monde effondré & suffoquant. Voici les fontaines Wallace comme des bouquets de seins. Les matafs s'y montrent parfois en femmes aux paraphrénies surprenantes. Ses films sont des hommages au Vent & à la Terre, à l'Enfant, à la Mère. À la terrasse des cafés, les ouvriers & les bourgeois commandent des verres de hasard,

& si l'on y voit passer des génies, des géants affamés, armés & fiers sous leur misère noire, nous entendons encore les muses rire des hermines qu'on les imaginait porter. En quelque endroit qu'il se trouve, s'il voit palpiter le songe de la beauté, il n'en élude jamais non plus totalement la cruauté. C'est que VITTON, ce désespéré du pouvoir, de tous les pouvoirs y compris celui de la mort, cultive le parti pris de la dérision propre aux grands mélancoliques. De Son Anarchie, cette dérision en sera naturellement un des principaux vecteurs. Je parle de ce qui se passe dans ce Chant, léger & grave ; la *canço*. Le premier Lai donne le ton. Les baigneuses de la fontaine de Castalie sont jolies, nous y dit-il, taisant à peine la charge magique contenue dans les eaux de ce commencement où se miroite aussi la fin. Mais que faudra-t-il offrir aux muses & à quel prix, pour qu'elles consentent au poète la force & la justesse des mots ? Outre le malin plaisir qu'elles prendront à l'égarer – un peu –, elles lui exigeront la promesse de chanter l'érotisme sans se dépendre d'une géographie du tendre, la jouissance profuse de l'enfance & le jeu amoureux, l'intuition charnelle d'une proximité avec la mort, mais accompagnée par l'humour & l'émotion dans l'emportement baroque qui en peut surgir, mais avec distanciation & la rigueur dans le dire, le détachement & le dépassement malgré tout, malgré l'offrande tremblante des corps. Que serait sinon ce chant, la voix de ces voix sortant de toutes ces bouches & sexes d'oracles, s'il n'était le souvenir d'une vérité furtive mais sauvage, essentielle & combien troublante qui nous ramène perpétuellement à la connaissance ? Alors oui, ce sera au prix de la fidélité du *trouveur* à ce Chant-là jusqu'à la mort. Et au moment ultime où son rêve d'être ne pourra cependant pas faire l'économie de s'extraire de ses viandes sous peine d'un éternel retour au cri, parions que Robert VITTON n'en voudra à personne de devoir enfin se dissoudre dans son identité lucide. Chaque fois que je lis une oeuvre du poète, ce dernier volume ne faisant pas exception, il me semble donc presque approcher la forme d'une mystique autant que celle d'une célébration poétique où le profane & le sacré tracent les contours d'un sanctuaire dont on pense d'abord tout ignorer, mais qu'un mystérieux sens qui s'en dégage nous permet de re-connaître. Avec la manière, semble-t-il, encore & toujours la manière, le versus – pied à pied – déroutera longtemps encore l'avant & l'arrière-garde des tenants de la molle rhétorique collective claudiquant dans les vieilles chaussures de l'Histoire. Depuis des lustres déjà, poésie & anarchie se pavanent loin des champs médiatiques, de la production industrielle comme du roman « *généraliste* » & ses mimétiques avatars communicationnels, sur ce qui leur reste de trottoir. Si elles excitent bien plus que la curiosité, la méfiance, c'est parce que dans les désirs qu'elles provoquent & au-delà, il y a la nuit & la lumière ; la lucidité décharnée que l'on choisira de rêver pour mourir sans regrets.



Les heures dérobées

Histoire de passer le temps

*Le Temps nous égare
Le Temps nous étreint
Le Temps nous est gare
Le Temps nous est train*

Jacques Prévert

Histoire de passer le temps, j'écris des vers et des proses. J'emène ma damote à la Grande-Motte, à la Motte-Chalancon, à Lamotte Beuvron, à Bagatelle, aux Buttes-Chaumont, à l'Haye-les-Roses, à Anduze, à Endoume... Histoire de passer le temps, je tresse des cordes de sisal, un nœud tous les 15,43 mètres. Je tresse des cravates de chanvre, un nœud coulant... Je tresse des nattes de jonc, de blé, de lilas, de cheveux... Je tresse des lais, des virelais, des madrigaux, des acrostiches pour les princesses des châteaux de sable et de cartes, des tours babéliques, des impasses éclairées à giorno, des champs rapiécés... Je tresse des récits de mer, des premiers jets, des liens plus doux que la soie... Je paille ma mauvaise saison, j'empaille les hiboux transis de mes sorgues parnassiennes, je rempaille les chaises

d'Eugène Ionesco, la chaise et le chapeau de Van Gogh. Je vanne, vanne, vanne aux vents ! Le grain, le bon grain, le chagrin... L'ivraie. L'ivresse ! La vraie ? Histoire de passer le temps, je tourne autour de mon pot à pisser, de la fontaine de Flamel, du luminaire et de la brûlerie d'Ami Argand, du piano de Fantin-Latour, du cadran de Vaulezard, du pendule de Foucault... Je feuillette à l'oeil nu le catalogue d'étoiles d'Hipparque. Je scande l'astronomique poème d'Aratos de Soles. Sur les remparts de Missolonghi, j'ânonne et je boitille dans *Hours of Idleness* du bileux et railleur Byron. Et l'autre ? Lautreámont ? Je le syllabe à Montevideo. Tu vois ? Vi-de-o. Je monte et je descends quatre à quatre les degrés d'Achaz. Video. Je vois. Je louvoie dans les syllogismes, dans les syllepses, dans les propos de cuisine et de carrée. Au fond de mon puits, je raisonne la Vérité. La vraie ? La pas bonne à dire ? Des journées entières... Rien d'autre à faire ? Je griffonne sur un coin de table au Guerbois. Un café ! J'attends le groupe des Batignolles. Je fais les cent pas dans les carnets du major Thomson et dans ceux, aux milliers d'adresses, de mes aganippides, sur les tablettes des faiseurs d'almanachs, dans les agendas de Calepino, dans les libretti de la Bastille, dans les répertoires d'Avignon, dans les clichés du Paris d'Atget, dans le livre d'heures aux fleurs de Simon Bening, dans les albums de mon enfance... C'est l'heure où des chiées d'angelots et de gros pâtés vont à l'école. Petits merdeux ! L'heure ! L'heure ! C'est toujours l'heure de quelque chose. Histoire de passer le temps, je m'enquiquine à deux pennies le tour d'horloge dans les bordels, dans les bals, dans les bars, au bout des quais des gares et des ports. Paris ! Naples ! Pampelune ! Londres ! Je voulais être là. J'y suis. Je répare le temps perdu tandis que le Jacquemart de Romans nous les brise. Quoi ? Les cloches, il nous les brise. Il est marteau ? C'est le moins que l'on puisse dire. Je te l'enverrais dinguer ce braquemart... Ne te braque pas. La vie, un mauvais moment à passer. C'est l'affaire de quelques décennies. Chaque chose en son temps. Chaque chaos ! C'est toujours l'heure, c'était toujours l'heure... Tu l'as déjà dit. Le five o'clock. Tic-tac ! L'heure du berger. Tic-tac ! L'heure du bouillon. Tic-tac ! L'heure H. Tic-tac ! L'heure des braves. L'heure de la relève. Toc-toc ! N'entrez pas, je ne suis pas là. Combien de fois ai-je pensé ma dernière heure venue ? Je sais, avant l'heure ce n'est pas l'heure. Et après ? Vous ai-je demandé l'heure ? J'ai déjà choisi le temps et le lieu. Un soir d'automne... Une sonate au clair de lune ? Laisse choir ton mouchoir. T'as vu l'état de Chose ? Chose ? Machin, si tu préfères. Machin Chose ? Tu vois de qui je parle ? Ah ! Truc ! Trucmuche ! C'est moche. C'est pas des choses, des machins, des trucs à faire, à dire. Tu peux te lever aux aurores, tu seras toujours aussi pauvre. Une paille ! Avez-vous l'heure sur vous, maître Jacques ? L'heure de Paris ou de Tripatouillis-les-Ouailles ? Entre les deux. Moins sept, moins une, en chiffres romains. Et en chiffres arabes ? Plus

quatre broquilles. De quelle heure ? J'ai perdu la petite aiguille dans une meule de foin, dans une motte de beurre, dans une meute de chiens... Un instant... Je retourne à mon sablier, à ma clepsydre. Tu files ? Histoire de passer le temps, je prends ma charrue par les cornes pour labourer les douze chants de l'Enéide, l'octave de mon plain-chant. Octave, t'as ta clef d'ut ? Ta clef de fa ? Ton métronome à quartz ? Histoire de passer le temps, je pousse le rocher de Sisyphe jusqu'au sommet de l'Hélicon, du Vésuve, de l'Etna, de la montagne Sainte-Genève, de la Butte aux Cailles... Je déroule de la romance sans paroles, de la romance babillarde, de la romance... Nostalgie ! Le mal du pays, de la mer... La douleur. Dors, t'as de la fièvre. Manet, Monet, Renoir, Pissaro, Zola, Nadar... Dors. Dors. Ils arrivent. What time is it ? G.M.T. ? Des jeeps, des GMC Truck, des tanks, des taximètres... Ma Panhard 24. Greenwich. Le Méridien. Un guéridon. Garçon ! Un sandwich... Et un Coca ! Cocasse, non. What's the time ? Garçon ! Un jus de grenade ! Bing ! Bing ! Je ferraille. Bing ! Bing ! Bang ! Le tranchant est à terre. Big Benjamin Hall, tu nous sonnes ? The Times ! Des soldats... Des sodas. Can you tell me the time please ? Des frontières barbelées, des murs hérissés, des eaux empoisonnées... Des patrouilles. La journée de huit heures... Chicago. Le triangle rouge. Paris ! *C'est la ronde du muguet*... Je jette des oeufs de Nuremberg par les vasistas. Was ist das ? Je suis en pleine Renaissance. Dors. Je compte les moutons de Panurge. Je cueille les mots en l'air et des étoiles... J'oscille, Galilée, toujours égal à moi-même. Dors, maintenant. Histoire de passer le temps, je remplis de cailloux mes poches et la brouette du facteur Cheval. Hi... Hi... Hi... Tu l'entends, Ferdinand, ta brouette ? Elle peine... Elle chante. Histoire de passer le temps, je croque des échauffourées, des levées de boucliers, des foules déchirées, des postulants, des intérimaires, des prétendants, des quémandeurs... J'ai des poignées de secondes d'inattention, des minutes interminables de silence, des laps incertains, des lapsus de mémoire, des lustres illustrés, des olympiades, des ères de misère... T'en veux ? Demande-toi, qui pense et dépense ton temps. Sous peu, de quoi hier sera-t-il fait ? Le passé accumule, le présent farfouille, le futur présente et représente. Des milliers de riens de temps. Tantale, le Temps tale les fruits, les seins... Toutes ces poires pour les soifs. Toutes ces gourdes engourdies. Je suis un fil-de-fériste sans balancier, un andabate, gladiateur aux yeux bandés, affourché sur son Pégase. Dors, il tombe des hallebardes.



La toccata

I - Le navire

II - La lanterne rouge

III - La charette

IV - La gare

par ordre d'apparition:

ANTONIN ARTAUD
LE VOYAGEUR
LA VOIX
LA DAME
ANSELME
LE GUICHETIER

I - Le navire

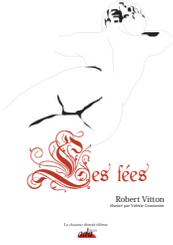
ANTONIN ARTAUD

Nul n'a jamais écrit ou peint, sculpté ou modelé, construit, inventé, que pour sortir en fait de l'enfer.

LE VOYAGEUR

Une place. Au centre de l'immense place, un mât d'une hauteur vertigineuse est coiffé d'une roue de charrette d'où pendent de grosses cordes tordues. Dans leur panier des mousses en vigie tournoient : Navire ! Navire ! Une potée criarde de fillettes me harcèle :

Un homme à la mer ! Un homme à la mer ! J'avance vers une épave. J'ai de la peine à me frayer un passage à travers les miaulements de ces mouettes hargneuses. Quatre lestes écumeurs sautent du rafiau. Visage de plâtre, œil peint, haillonneux, pieds nus. Avec de grands gestes cousus de grelots, ils dispersent les avides pécores. Ils se portent à mon secours. Je me livre. Ils m'empoignent. Ce n'est pas sans mal qu'ils me hissent à bord d'une carcasse renversée d'automobile. Au port ! Au port ! Tantôt le pavé lisse m'emporte, tantôt les longues herbes assoiffées des terrains vagues me cinglent jusqu'au sang. Les grondements du tonnerre éclairent tour à tour une tente de cirque, une décharge publique, un édifice en ruine, un cimetière de voitures. Tantôt les pentes raboteuses me retournent, tantôt le doux balancement d'une accalmie m'abandonne à un semblant de somnolence. La brume. Je flotte comme un brin de paille... Les lamparos aveuglent les funambules... Un violon solitaire s'alanguit dans la cale. De fines lanières lacèrent ma chair. Je rame sous les feux de la rampe. La fièvre me consume. Un vent de folie m'arrache des lambeaux d'opéra. Les châteaux d'eau croulent sous les rappels. Le cœur sur les lèvres, je me raccroche. Des cris stridents de serrure et des cliquetis de mots me lancinent, me serrent les tempes. Les râles de la tôle m'écrasent la poitrine. Je glisse. Le lampiste me ferme les yeux. Les garnements me débarquent sur la pierraille d'une esplanade ténébreuse. Je me remets lentement de mes fatigues. Je regarde les falots gagner le large. De temps à autre, des éclats de voix, des rires, des clabauderies, des applaudissements lointains couvrent une inlassable musique. Une lanterne saigne sur la muraille. J'observe le pesant marteau. Je fixe la lourde main de bronze agrippée sous le judas grillé. Je pousse la porte massive et noire. J'en franchis le seuil.



Les fées

*Il est plus facile de mourir que d'aimer. C'est pourquoi je me donne
le mal de vivre mon amour...*

Louis ARAGON

Lettre à celle qui a l'âge que je veux

*Qu'est-ce que l'amour ?
Une maladie à laquelle l'homme est sujet à tout âge.*
Casanova

Je trempe un croissant dans mon café crème. Quelques esprits sujets à l'heure s'engloutissent dans un magazine ou dans un quotidien. J'ai toujours un livre à pétrir, un chagrin à vivre, à revivre, à oublier. J'attends. Ce matin, j'ai glissé dans la poche gauche de mon duffel-coat anthracite *Les Amours jaunes*. J'ai souvenance de ces vers écrits pour le cent unième anniversaire de sa mort. Je lui devais. Tristan Corbière terriblement surnommé An Ankou - spectre de la Mort.

*Elle est venue ton écuyère
Chiper ton mal et tes trente ans
Tu l'attendais triste Tristan
Avec des brassées de bruyère*

*Elle est venue ton écuyère
La froide Faucheuse d'Armor
Te faire l'Amour et la Mort*

Te faire l'Amour et la Mort

*Ton bout de cierge est sous la lame
Buona notte dors Tristan
Avec ta terre entre les dents
Va dors avec ta vague à l'âme*

J'ai toujours des camelots à trucider pour un peigne, pour un mouchoir de Cholet, pour une figurine en biscuit, pour un verre bleuté de Gallé. Des bruits brefs, mats, martèlent le zinc. Dans son histoire, un jetteur de dés joue à abolir le hasard. Deux jeunes gens, les yeux rougis... Je les imagine fraîchement débarqués de leur province. Un meublé. Un nid provisoire. Une nouvelle lune de miel. Notre guéridon. Des bicyclettes s'envolent. « Les armées allemandes battent en retraite sur toute la largeur du front. Les armées soviétiques se sont emparées de Kischnar... » Théâtre Antoine, 1948. « Tu ne vas pas accepter de mourir pour rien ! » Théâtre Antoine, cinquante ans plus tard. L'enterrement de Jean-Paul Sartre. Dans la foule, de l'hôpital Broussais au cimetière du Montparnasse, 1980. 1998, *Les mains sales*. « Non récupérable. » Le percolateur ponctue les conversations.

MON AME MON ARME MA LAME

JE ME LEVE AVEC LE JOUR
PARIS SORT SES ORDURES ET RAMASSE SES PEAUX

HELE-MOI JE VIENDRAI CLAPOTER DANS LES LARMES DE TES EAUX ET FORETS

Les passants griffonnés à la hâte sur la grisaille matutinale de l'automne suspendent leurs pas. Je pense à ce tableau de Georges Malkine: un homme, une femme se croisent dans la rue, indifférents l'un à l'autre... Ils ne sauront jamais que leurs ombres sur le mur se désirent.

A LA UNE LA CHAIR GUEULE

Le kiosque à journaux s'effeuille au vent.

JE SUIS LOUCHE A LA FRONTIERE SANS BAGAGE SANS BOUSSOLE SANS

BONNE ETOILE

JE NE COMPTE JAMAIS LES ETOILES

JE VAIS LA OU VONT LES BETES ET JE PERDS MON REGARD MES POILS MA VOIX

Le lazaronne encapuchonné -le lazaronne, parce que nous avons parlé longuement de Naples - au large dans son pardingue de feuilles d'artichauts et dans les sandales d'Empédocle peine dans ses pensées.

J'AI L'ENCRE ET LE STYLE DU SALUT DES MOTS EMPENNES A GREFFER AUX EPAULES DE QUELQUES-UNS DE QUELQUES-UNES DES MOTS ARCHITECTES POUR LES RUINES MODERNES DES MOTS A FAIRE LE POSSIBLE

Et ces soldats couleur de muraille avec leurs armes lourdes, avec leurs cors et leurs cris, avec leurs meutes... La guerre, toujours la guerre... Cet autre, blanchi sous le harnais, redingote verdâtre, une main au tricorne, vraisemblablement sa grammaire sous le bras, se laisse porter par une vague espiègle d'écoliers. Et ce marin d'eau-de-vie, à rames et à voiles dans le grain, en cherche d'un équipage.

HELE-MOI JE VIENDRAI VEILLER DANS TES ALARMES

J'AI PARIS DANS LA CARNE COMME JE T'AI DANS LE NOIR ET SUR LA BOUCHE QUAND TA BOUCHE ME REGARDE

Je t'appelle Automne. Tu passes dans ton surtout violine comme les capitons d'une boîte à mandoline. Je pense à la mendiante rousse, à la passante de Baudelaire.

Je t'appelle Automne. Je me pends à tes loques rouilleuses. Sous la doublure de panne de ta traîne feuille-morte, réduit à l'aumône, je bois tes gouttes de rousseurs.

MA LOUVE MA LOUPE

*JE TEMPETE LA NUIT DANS LES DRAPS DE LA SEINE
ENFANT JE ME SOUCIE DES GUIGNES DE GUIGNOL
JE T'OUVRE LES PRISONS DU ZOO DE VINCENNES
AVEC LA CLEF DE FA DE MON VIEUX ROSSIGNOL*

Le temps s'abeausit. Je fends ton étamine jusqu'à ta fleur profane. Les hi-

rondelles virgulent tes printemps. Des bourrasques hochent et hachent les arbres. Les piafs et les pigeons piquent le bitume. Egaillez-vous, rassemblez-vous ! Une vieillarde cassée semble être chargée comme une mule. Des chiens se font mille civilités cependant que les maîtres jappent. Ce n'était qu'une embellie.

HELE-MOI JE VIENDRAI TE CHARMER SOUS LES CHARMES

J'AI MILLE ANS ET LE POUCE ET JE N'AI PAS FAIT MON TEMPS

*LES POUMONS DU MISTRAL POUR ENGROSSER LA VOILE
DE TON RAFIOT EN RADE AVEC UN MATELOT
LES CHEVAUX DE LA MER POUR HENNIR A L'ETOILE
AVEC LA CARMAGNOLE AUX FERS DE LEUR GALOP*

«Le poste à galène, le charbon, l'eau sur le palier... Ce n'est pas si loin.» «Et les chiottes au fond du jardin. Le loup, les fantômes dans la nuit noire. On ne jouait pas à avoir la trouille. Les gosses maintenant...» «Le seau de chambre, la rivière dans le plumard, la brique brûlante. Non, ce n'est pas si loin.» «Le cinéma muet, la famille Duraton, les chansonniers... C'est loin, et à la fois, c'est pas loin.» «Et le papier tue-mouches... Garçon, remettez ça !» «On travaille pour une poignée de figes. C'est plus du boulot. On a tout reconstruit, nous autres.» «Pour les enfants ! Eux, ils sont nés ici. Le pays, c'est ici. Le pays...»

*TANT QUE LES BEQUILLARDS VENDRONT LE DERNIER CRI
SOUS LA MITRAILLE
EN DOUCE JE VENDRAI LA TOUR EIFFEL AU PRIX
DE LA FERRAILLE*

Le fleuve. Les bouquinistes. Les ruines des visages de Paris. Des images de Sarajevo. J'irai jusqu'à Monceau, le Jardin de tous les temps, de tous les lieux. J'y entends les bals de la Révolution, Musset, ta voix... Je marcherai. Je marche. Le cornet de marrons... De la braise dans le creux des mains, sur les lèvres.

JE NE SORS PLUS

J'AI PARIS DANS LA TETE COMME UNE TUMEUR

LA SEINE EST BELLE MON AMOUR COMME UNE SOEUR QUI A L'AGE QUE JE VEUX

HELE-MOI JE VIENDRAI RELUQUER DE PLUS PRES LE FOUILLIS DE TES CHARMES

LES AMANTS PARIS VENISE

*LES AMANTS DE PARIS SE MOQUENT DE VENISE
 LES CHEVAUX DE MUSSET N'Y PIAFFERONT JAMAIS
 DANS VENISE LA ROUGE UN POETE AGONISE
 JE SERAI SON PENDANT O SI TU NE M'AIMAIS*

JE T'AIME JE M'AIME

QU'EST-CE QUE L'AMOUR MON AMOUR

CET AMOUR QUE JE TIENS A VIF DANS LA POITRINE DE LA PASSAGERE DE
 MON VAPORETTO ET DE MON BATEAU-MOUCHE

CET AMOUR QUE JE TIENS SUR LE TINTAMARRE DES COLONNES MORRIS
 ET DANS LA RUE SAINT-VINCENT OU POUSSENT DES POULBOTS

CET AMOUR QUI ME TIENT DANS LA TOILE D'ARAGNE
 D'UNE FILLE AUX DOIGTS DE FEE

CET AMOUR IMPARFAIT QUI FAIT ET QUI DEFAIT NOS PAILLASSES ET NOS
 TOMBEAUX

CET AMOUR C'EST L'AMOUR MON AMOUR

*Colchiques dans les prés fleurissent, fleurissent... Tu te souviens ? Colchiques
 dans les prés: c'est la fin de l'été. C'est presque l'hiver. Les saisons...*

*L'AMOUR MON AMOUR C'EST TA GRAPPE DE CIGALES
 QUI CHIPENT AUX CLAIRONS LEUR PART DE COURANT D'AIR
 C'EST MON LORGNON-VOYEUR QUI LORGNE TON PIGALLE
 C'EST SUR LE MIDI TON SEXE A PILE WONDER*

Nous sommes en 1881. Que dit Manet: « Je ferai l'Automne d'après Méry Laurent. » Méry Laurent, inspiratrice d'Odette Swann, de Nana... Méry Laurent, égérie d'un grand nombre d'artistes de son siècle. Une pelisse de chez Worth, une pelisse d'un brun fauve avec une doublure vieil or. « Quand cette pelisse sera usée, vous me la laisserez. »

L'AMOUR MON AMOUR C'EST QUAND TU AS DIX ANS DE PLUS
 L'AMOUR MON AMOUR C'EST QUAND TU AS DIX ANS DE MOINS
 L'AMOUR MON AMOUR C'EST QUAND TU AS L'AGE QUE JE VEUX

HELE-MOI JE VIENDRAI ME TAIRE A TON VACARME

Après la marée, les autobus égrènent les passagers.

*Quelques chansons...***Le caneton**

Petite écoute donc
Les longs fusils qui tonnent
Je suis un caneton
Qui mourra cet automne
Quand viendront les chasseurs
Avec leurs chiens qui veillent
Je rejoindrai mes soeurs
Sur l'étang des merveilles
Je laisserai ma part
A ce vieux monde étrange
Qui aime les canards
Mais avec des oranges

Les cyprès

A Van Gogh

Plus de serments sous les tonnelles
 Mon prince froide est la vèprée
 Où s'assoupiennent les cyprès
 Figés comme des sentinelles
 O mes cyprès par les hivers
 Soyez de mon coeur le couvert

Comme une armée sur notre terre
 Vous résistez au vieux Mistral
 Qui fait des siennes magistral
 Sur nos champeaux et nos parterres
 O mes cyprès par les gros temps
 Soyez nos rudes combattants

Au crépuscule où rien ne bouge
 Vous flamboyez silencieux
 Titanesques sous les grands cieux
 Attifés d'azur et de rouge
 O mes cyprès si noirs si beaux
 Soyez de mes nuits les flambeaux

Un jour je sais à votre souche
 Les yeux fermés à tout dessein
 Et la vermine sur mon sein
 Je dormirai sur l'aigre couche
 O mes cyprès sur mon tombeau
 Laissez s'abattre les corbeaux



La tendresse

Lorsque nous aurons notre barque en rade
 Le vin fraternel le feu camarade
 Et des souvenirs comme des amers
 Je ne viendrai plus en quelques palades
 Morguer dans ton creux l'étoile malade
 Qui fait du tapage au bal de ta mer

Nous aurons des chiens comme des caresses
 Mais que jamais ne vienne la tendresse

Lorsque nous aurons le jonc et la loupe
 Avant de sommer l'ultime chaloupe
 Nous lirons à deux sous de grands chaleils
 Tu ne viendras plus même pour la frime
 Après la bisbille égayer ma rime
 Avec des baisers comme des soleils

Nous aurons des chiens comme des caresses
 Mais que jamais ne vienne la tendresse

Lorsque nous rendrons notre bonne étoile
 Ma chanson d'amour ta chanson de toile
 Le cache-misère et le saint-frusquin
 Nous ne viendrons plus chose familière
 Nous entretenir sous ce dais de lierre
 Ombrelle le jour la nuit baldaquin

Nous aurons des vers comme des caresses
 Mais que jamais ne vienne la tendresse

Postface

J'ai l'encre et le lit chez Euterpe
 Chez Polymnie chez Erato
 Leurs amants taillés à la serpe
 Ne reviendront pas de si tôt

Je fais cent pas avec Malherbe
 Je bois le coup avec Ronsard
 Parfois nous déjeunons sur l'herbe
 Et croquons les fruits du hasard

Je ne quitte jamais Corbière
 Ni Cros ni Poe ni Richepin
 Nous choquons des chopes de bière
 Sur une caisse de sapin

Je vis de rapt et de rapines
 Toujours par les pots par les plats
 Pour goûter le temps je goupine
 Partant d'ici me posant là

La troupe des rimeurs en prose
 Qui ne se découvre en avril
 Je la noie dans son eau de rose
 Et la retourne sur mon gril

Quand mes muses sont en délire
 Je couraille sur les coteaux
 J'ajoute une corde à ma lyre
 Et quelques trous à mon flûteau

plein de projets :

en préparation :

Le zinc - collection *Djinns*

Qu'es-aco ? - collection *Ada*

Les nuits rouges - collection *Ada*

Hiboux 68 - collection *Triana*

projets :

Tais-toi et sauce

Pièces et morceaux

Le marin de Paris

A la vie ! A la mort !

Pour les petits, pour les grands et pour les autres

à cette occasion sont parus:**- Les eaux de Castalie**Robert Vitton
collection Djinns
-poésie-**- Les heures dérobées**Robert Vitton
collection Djinns
-poésie-**- Les fées**Robert Vitton
collection Ada
-poésie-**- La toccata**Robert Vitton
collection Djinns
-théâtre-**où les trouver:**à la boutique:www.lechasseurabstrait.com/chasseur/par courrier:**Le chasseur abstrait éditeur**
12, rue du docteur Sérié - 09270 Mazèrespar téléphone:**05 61 60 28 50**
06 74 29 85 79par fax:**05 67 80 79 59**

Cahiers de la **Revue d'Art** et de **Littérature**, **Musique** n°2

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

fax: 05 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait éditeur

achevé d'imprimer le 12 octobre 2007

ISSN: 1958-752X

ISBN: 978-2-35554-021-9

EAN: 9782355540219

Dépôt Légal: octobre 2007

Je parle

Mettons que tout soit dit. Alors tout reste à redire. Mettons que tout soit fait. Alors tout reste à refaire. Il parle! Ma-man. Ma-man. Je parle. Tu me parles? Tu parles à qui? Je me parle. Tu parles seul? Je parle au désert, à la forêt, à la mer... Et pourquoi pas aux pierres des chemins, aux cailloux des cours d'eau, aux parpaings des enceintes, aux moellons des puits, aux briques des usines, aux pavés des barricades, aux mosaïques de Ravenne? Ne dis rien, laisse-moi deviner. A l'occasion, on en reparle. Tu parles! Tu parles, tu parles... Tu me donnes soif. Je parle ex cathedra des mes outils - mes plumes, mes encres, mes papiers, les mots... -, de ma matière - les mots, toujours les mots -, de ma lumière, de mes éclairages - mes origines, mes mots, mes morts... -.

Prix: 30 €



9 782355 540219

ISSN: 1958-752X

